

Asnières à Censier

La revue du département d'allemand de Paris 3

Numéro 4 / mai 2014

Verdun : un lieu de mémoire franco-allemand?

À partir du voyage d'étude à Verdun organisé par les étudiants de la promotion Laurent Réguer les 7 et 8 mars 2014, avec le soutien du DAAD, du CEREJ et du département d'allemand de la Sorbonne Nouvelle.



Photo : © DHP (Deutsches Historisches Institut Paris)

La rédaction du n°4: Juliette Gramaglia (*jug*), Valeria Tislenko (*lit*), Marion Guibourgeau (*mgb*), Jeanne-Hélène Baillod (*jhb*), Hana Bata (*tan*), Cindy Navarre (*cin*), Cheïma Khiari (*ckh*), Souhila Aourtilane (*sol*), Lucie Lamy (*lu*), Laure Etienne (*lau*), Maline Luze (*lin*), Dihia Taleb (*dia*) et Nicolas Millot (*nim*) - cachée : Isabelle Wurth (*elw*)
Absents de la photo : Rémi Daviau (*rda*), Sakina Salhi (*ska*), Marie Chiotti (*mch*), Ilhem Trabelsi (*hem*)



DAAD



Deutscher Akademischer Austausch Dienst
Office allemand d'échanges universitaires



Table des matières

Edito.....	3
In memoriam.....	6
Je suis.....	11
Portraits de diplômés	12
Interviews	18
• Gerd Krumeich sur le patriotisme et la mémoire	18
• La Grande Guerre sous le feu des projecteurs.....	221
• Kamel Mouellef, co-auteur de la BD "Turcos, le jasmin et la boue" sur la mémoire des tirailleurs algériens.....	23
Ereignis	25
• Verdun: vers une mémoire franco-allemande ?.....	25
• A la recherche d'une mémoire partagée avec Gerd Krumeich	29
• L'Algérie et la Première Guerre mondiale.....	35
• La guerre en kabyle.....	36
Sur le vif	39
• Damage de guerre, Domange de paix.....	39
• Rencontre(s).....	41
• Où l'on exprime son point de vue personnel	42
1. Verdun mon amour	42
2. Vauquois : une leçon d'histoire, des casques et beaucoup de boue.....	45
3. Vie et mort (?) d'un lieu de mémoire	46
Le livre	49
Galerie.....	52
L'Association Pierre Bertaux.....	54
Livre d'or	56
Contact	56



Au sein du maelström de nationalités qui se sont battues pendant la Première Guerre mondiale, la bataille de Verdun se détache par son caractère spécifiquement franco-allemand. Son ampleur a occasionné une production littéraire et historiographique importante des deux côtés du Rhin et dans le cadre de l'année de commémoration du début de la Première Guerre mondiale, Verdun apparaît ainsi comme un point de départ idéal pour réfléchir à la différence des mémoires françaises et allemandes.

« Le voyage a été un moment très fort émotionnellement et marquant, j'en garde un souvenir très vif. Et ce d'autant plus que nous avons relevé le défi de travailler en groupe et qu'on s'en est très bien sorti ! C'était une expérience vraiment formatrice et enrichissante. » *Juliette*

« Il me semble que lorsqu'on s'intéresse à la mémoire d'un événement, il est incontournable de se rendre dans les lieux physiques où il eut lieu. À notre retour, nous nous sommes tous accordés pour dire que ce voyage nous a permis de nous rapprocher, de nous souder un peu plus les uns aux autres. Nous avons vécu une expérience commune, relativement forte en comparaison des cours que nous suivons ensemble à l'université. Quelqu'en fut l'issue, l'expérience fut la même pour chaque participant. C'est cette expérience commune qui, comme celle qui rapproche les soldats au-delà des tranchées, forge une mémoire commune. » *Rémi*

« À Verdun, mes cours d'histoire du collège ont pris tout leur sens. La mémoire cent ans après reste et restera un débat. Dans une bonne ambiance, j'ai appris. » *Cheïma*

« L'organisation du voyage et le travail sur la revue m'ont permis de m'intéresser à une question vers laquelle je ne m'étais jamais tournée. Pour la première fois j'ai participé à un projet avec une optique professionnelle. J'ai appris beaucoup de choses en organisant puis en participant au voyage, qui m'a par ailleurs vraiment fait réfléchir. » *Cindy*

« Ce double projet d'une certaine ampleur a nécessité un investissement sur le long terme. On devient responsable de tâches qui sortent du cadre scolaire, on doit être encore plus à l'écoute des autres pour réfléchir ensemble et faire un vrai travail de groupe. Ce que je retiens surtout c'est l'importance de promouvoir, de vendre l'idée, j'ai vraiment stressé à ce moment-là. Mais à la fin, quelle satisfaction de voir le projet abouti ! Le voyage m'a permis de mettre des images sur des faits historiques et de concrétiser ce que j'avais appris. Je pense que ces voyages devraient faire partie du programme d'histoire parce qu'il est difficile sinon de se rendre compte de l'ampleur de cette guerre. » *Nicolas*

lau



Edito

Chère lectrice, cher lecteur,

Ere Censier, an II. Nouvelle équipe, nouveau projet. Pour permettre aux rédactions successives de se distinguer les unes des autres, nous avons instauré cette année un système de promotion. Mais promotion quoi ? C'est tout naturellement que le nom de Laurent Réguer a été adopté par le groupe, en guise d'hommage. Afin de compléter cette démarche, quelques-uns de ses anciens étudiants et collègues ont écrit des textes en mémoire de cet enseignant très apprécié, brusquement disparu l'an passé. Ils sont [rassemblés ici](#).

Restait à définir le projet. Vous ne le saviez sans doute pas – il est vrai que personne n'en parle – mais il se trouve que notre an II à nous, plus communément appelé 2014, coïncide avec le centenaire de la Première Guerre mondiale ! Forts de ce scoop, nous avons ainsi décidé de travailler sur la mémoire de la bataille de Verdun (mais [Pourquoi Verdun ?](#)).



Crédits photo © Patrice Hardy (RTBF)

Dans la fontaine du monument à la victoire de Verdun - 8 mars 2014, 4h30

C'est donc la fleur au stylo que nous avons entamé nos recherches, non sur Verdun – le champ de bataille, mais sur Verdun – le lieu de mémoire. (Vous retrouverez cette distinction dans [Sur le vif](#).) Existe-t-il ou peut-il exister une mémoire franco-allemande de la Première Guerre mondiale et, plus spécifiquement, de Verdun ?

Pour le découvrir, nous sommes allés voir sur place ce qui était fait en termes de mémoire. Guidés dans cette entreprise par Monsieur Gérard Domange, professeur agrégé d'histoire et intarissable sur celle de sa région ([portrait](#)), nous avons ainsi pu découvrir les sites de Douaumont, de Vauquois et des Eparges. Au cœur de notre voyage d'étude : la conférence du professeur Gerd Krumeich que nous avons organisée en partenariat avec le Centre Mondial de la Paix. Vous retrouverez un compte-rendu de cette conférence dans la rubrique [Ereignis](#) (ainsi que le [dossier](#) consacré au voyage sous forme de fichier pdf). Dans cette même rubrique nous vous proposons le commentaire de quelques images d'événements commémoratifs qui ont eu lieu à Verdun au fil du siècle écoulé. Un entretien avec Gerd Krumeich que nous attendons avec impatience nous permettra d'approfondir le débat sur la mémoire franco-allemande de Verdun amorcé durant la conférence ([Interview](#)).

Notre expédition verdunoise a aussi été l'occasion de rencontres et d'échanges entre les étudiants actuels et les anciens. En ouvrant le voyage aux alumni du département d'allemand de Paris 3 et du DAAD, nous avons pu prendre le temps de parler, de faire connaissance, de créer des liens sans lesquels un réseau d'anciens ne saurait se développer. Ainsi, si je puis me permettre de reprendre une citation déjà usée jusqu'à la corde, sillonner les souterrains tortueux et ténébreux de la taupinière de Vauquois s'est sans doute fait à petits pas pour nous, par peur de la chute, mais ce fut un grand pas pour l'Association Pierre Bertaux. ([Sur le vif](#))

Mais comment vous raconter notre voyage sans être tentés de vous montrer et de vous faire entendre ce que nous avons vécu ? C'est pourquoi nous avons parsemé la revue de photos prises sur le vif et en avons rassemblé dans la [galerie](#) un savoureux florilège. Quant au son : nous vous annoncerons bientôt la diffusion de reportages radio que nous concoctent en ce moment-même Eve Minault (rfi), Konstanze von Kotze (Deutsche Welle) et Anne-Julie Martin (France Culture), les trois anciennes du Master Journalisme qui ont couvert toutes nos tribulations avec assiduité, micro au poing.

Enfin, ce numéro d'Asnières-à-Censier, c'est avant tout le travail d'une équipe soudée, c'est donc de la part de toute la rédaction que je vous souhaite une bonne lecture !

Marion Guibourgeau, Rédactrice en chef du n°4

Etudiante en M1 Recherche



In memoriam

À la mémoire de Laurent Réguer (1960-2012)

Laurent Philippe RÉGUER était maître de conférences au département d'Études Germaniques, enseignant d'allemand, de néerlandais et d'afrikaans, mais aussi inspecteur général de l'enseignement du néerlandais auprès de l'Éducation nationale. Il nous a quittés le 20 septembre 2012. Nous avons voulu que notre promotion porte son nom.

Étudiants et enseignants se souviennent...

Je n'ai eu Monsieur Réguer que le temps d'un court semestre. Pourtant, je reste marquée par le personnage : grand, la chevelure blanche, arborant fièrement un torque au poignet, il nous racontait l'histoire des langues germaniques, de leurs différences et de leurs points communs. Sa culture était impressionnante mais il était sans prétention : il passait du suédois à l'islandais, l'air de rien, toujours souriant. J'en garde une impression d'extrême bienveillance.

Mathilde Pelé


Ik heb dat tedere gevoel, chante Herman van Veen, et je suis moi aussi émue, cher Laurent, en repensant à cette rencontre dans un couloir de Censier lors d'une surveillance de nos étudiants respectifs au moment des examens. Visiblement heureux de cette rencontre fortuite avec une collègue linguiste, tu t'es mis spontanément à me parler avec enthousiasme des langues germaniques : quelles sont les affinités entre le néerlandais, l'allemand et l'anglais ? Quelles subtilités différencient le danois du suédois ? Quelle est la proximité entre le norvégien et l'islandais ?... Tes propos érudits résonnaient dans le couloir quasi désert, tu étais intarissable – à tel point d'ailleurs que j'ai l'impression de n'être jamais retournée – ou alors tardivement – dans ma salle de surveillance, où j'avais laissé quelques collègues. J'ai pu alors aisément imaginer la passion avec laquelle tu faisais aimer aux étudiants le vieux et le moyen haut-allemand, les mutations consonantiques, les occlusives, fricatives et autres affriquées...

Plus tard, quand je me suis rendue chez ta voisine afin d'y récupérer les livres empruntés qu'il ne t'avait plus été donné de retourner toi-même, j'ai découvert l'étendue de ta curiosité intellectuelle. En suivant tes pas à l'Institut Néerlandais de Paris et dans les bibliothèques universitaires, je me suis rendue compte que ta passion intellectuelle ne se limitait nullement aux langues germaniques : hormis les ouvrages sur le néerlandais et l'afrikaans, je me souviens avoir rendu des méthodes et des CD de finnois, des ouvrages sur le grec...

J'aurais tant aimé profiter encore de ta bonne humeur et de tes connaissances ! Suivre tes cours de néerlandais et d'afrikaans, apprendre à prononcer le nom du volcan *Eyjafjallajökull*,... Nos discussions chaleureuses me manquent, de même que tes cours si vivants manquent à nos étudiants.

Ricarda





Je me souviens de Laurent Réguer ... – en fait, ce que je ressens, ce n'est pas tant de la nostalgie mais plutôt la volonté et le besoin de garder vivants des moments de coopération amicale dans le domaine de la linguistique, et de les prolonger. Nous avons en effet animé ensemble un séminaire sur l'histoire de la linguistique allemande au 19ème siècle. Tous les deux passionnés par les problématiques qui intéressaient les Grimm, Schleicher, Wegener et Paul, nous avons beaucoup échangé, et profité mutuellement de nos perspectives différentes mais convergentes. L'intérêt de Laurent pour les langues était enthousiaste, gai, émerveillé ; il alliait l'amour du détail à la théorie. Les ouvrages et brochures qu'il a écrits en portent la signature. Si je reprends aujourd'hui son cours sur l'histoire de l'allemand, je le fais dans l'esprit de notre séminaire commun qui mettait l'accent sur les facteurs d'évolution, sur la vie des langues et des hommes qui les parlent.

Laurent Réguer avait fait sa thèse sur les particules du néerlandais, langue qu'il enseignait et promouvait à l'université et au niveau de l'enseignement secondaire. Son enthousiasme était communicatif, aussi bien auprès des étudiants que des collègues. Il était inventif et ouvert – la création d'un cours d'africains avec l'aide de l'ambassade de l'Afrique du Sud, le seul à l'époque en France, en est la preuve. Je suis heureuse d'avoir pu, en tant que directrice de FCP3, l'aider dans cette entreprise.

Au-delà des coopérations et échanges scientifiques, la vie nous a donné quelques belles occasions de converser amicalement, souvenirs plus secrets et intimes qui confortent l'image d'un homme bon et qui allait toujours de l'avant.

Avril 2014
Irmtraud Behr

Des souvenirs de Monsieur Réguer, j'en ai beaucoup... Il fait partie de ces professeurs qui nous marquent. Je le découvrais lors de la première réunion de rentrée, et eus tout de suite l'image d'un professeur dynamique, passionné et passionnant, impression confirmée lors des cours de néerlandais au premier semestre. Si le cours de linguistique historique est celui qui me reste le plus en mémoire, ce n'est pas pour les œufs en chocolat qu'il nous distribuait pendant le partiel, tout en nous prenant en photo pour qu'on ait un souvenir de cette heure et demie hebdomadaire à découvrir les affriquées et s'imprégner de sonorités encore inconnues.

C'est surtout pour l'enthousiasme avec lequel il transmettait son savoir. Il a su communiquer son intérêt pour cette discipline, et j'aurais aimé le remercier d'avoir fait naître en moi ce goût pour l'histoire des langues. Je continuerai ma découverte du moyen haut-allemand, avec ces mêmes livres qu'il nous montrait encore à la bibliothèque d'Asnières avant qu'elle ne ferme, parce qu'il avait décidé qu'une telle excursion était plus importante qu'un cours. Je me souviens de l'émotion avec laquelle il nous les présentait, nous invitait à seulement les regarder et nous expliquait quelle perte ce serait de ne plus avoir ces textes à disposition, pour simplement se laisser inspirer par un titre, ou en ouvrir un au hasard parce qu'il y aurait « certainement quelque chose d'intéressant dedans ».

La nouvelle de son décès fut bouleversante.

Myriam Boubaker



Plus qu'un souvenir précis, ce que je retiens des cours de monsieur Réguer, c'est une impression générale. Une énergie et surtout une passion qui l'habitaient à chaque instant. Il faisait partie de ces gens qui vous inspirent et qui vous rappellent qu'un métier, ça ne devrait pas être juste une activité qui sert à gagner son pain, mais une activité qui vous intéresse réellement. Il avait un don, non seulement pour les langues mais aussi pour transmettre sa passion. En cela, il est l'un des meilleurs professeurs que j'ai pu avoir.

Jeanne Dudouit

C'est quelques jours après notre déménagement d'Asnières à Censier que nous avons perdu un des piliers du département : notre collègue linguiste et néerlandiste Laurent Réguer nous a quittés. Malgré le deuil, il a fallu continuer. Devoir rédiger une fiche de poste pour remplacer Laurent quelques jours après sa mort fut une épreuve particulièrement difficile, alors que nous étions encore sous le choc.

Laurent était un ami et un collègue. Il nous manque et nous manquera toujours : son sourire, son enthousiasme, sa chaleur humaine, son rayonnement, sa compétence. Sa modestie et son engagement pour le néerlandais l'ont caractérisé tout autant que son enthousiasme pour les questions de linguistique, de langue et culture, mais également de pédagogie, et il a marqué les étudiant-e-s qui ont eu la chance de suivre ses enseignements.

Valérie Robert

Laurent Réguer est l'un de ces professeurs que l'on n'oublie pas, il restera probablement celui qui m'aura le plus marqué. Je me souviens surtout des cours de linguistique comparée, au cours desquels il avait décidé de nous enseigner les bases du yiddish et de nous sensibiliser à la culture juive. Nous étions toujours ravis de le retrouver pour ce rendez-vous hebdomadaire. Il était très humain et avait avec chaque étudiant une relation individuelle. Notre petit groupe comptait notamment plusieurs étudiants étrangers, pour lesquels il avait toujours quelques mots dans leur langue maternelle. Sa passion pour les langues et les cultures étrangères était contagieuse. Comment ne pas avoir envie de lui ressembler un peu, en le voyant aussi cultivé et à l'aise dans autant de langues ?

Avec lui, tout semblait si facile, à la portée de tous. Ça a été le déclic qui m'a poussée moi aussi à apprendre les langues qui me faisaient rêver. Très apprécié par ses étudiants, il avait le pouvoir de motiver toute une classe à le suivre un samedi pour une visite culturelle ou simplement à rester après les cours autour de quelques verres et biscuits, juste pour profiter de sa compagnie. J'ai été très affectée par la nouvelle de son décès et je regrette de ne pas avoir pu profiter de ses enseignements jusqu'à la fin de ma licence.

Elsa Ganet



Monsieur Réguer
Qui nous a jamais fait la guerre.

Un professeur plus que compétent,
Qui nous a fait des compliments.

« On va demander à la spécialiste »
C'est ainsi que j'étais sur sa liste.

Mais c'était avec lui que j'ai appris les choses ;
Quel homme grandiose !

J'étais impressionnée par ses compétences linguistiques
Qu'il nous a transmises de façon ludique.

L'apprentissage était intéressant et un plaisir ;
Monsieur Réguer, notre désir !

Ainsi je l'ai dans ma mémoire
Et il garde son siège perchoir.

Sa façon d'être est inoubliable
Cet homme est irremplaçable.

Il avait tout mon respect ;
Qu'il repose en paix.

Mes sincères condoléances,

Rebecca Kreutzer.
(Septembre 2012)

Monsieur Réguer, c'est quelqu'un qui raconte toujours des aventures extraordinaires qui lui sont arrivées, mais super humblement. Dès qu'il voyait qu'un de ses étudiants avait quelque chose à dire, il s'arrêtait pour l'écouter très attentivement. C'est avec lui que, en arrivant en L1 toujours lycéenne dans l'âme, je me suis dit "ça y est, t'es grande maintenant": il nous fait vraiment sentir qu'on est plus des élèves, mais des personnes à part entière, en nous traitant comme ses égaux. En cours, on riait tellement qu'on n'avait pas du tout l'impression de travailler, mais juste de discuter avec un ami. L'impression qu'il sautait d'une idée à l'autre sans autre but que de nous raconter ce qui lui passait par la tête. Et puis finalement, en relisant le poly qu'il n'avait pas manqué de nous distribuer, on se rendait compte que tout était là, qu'il avait tout dit ! On avait appris sans y penser. Je n'oublierai jamais le nombre d'habitants en Islande (200 000 seulement !). Ni notre très cher Monsieur Réguer.

Lucie Ringassamy

Laurent, c'était carpe diem, dans les derniers mois de sa vie, toujours, carpe diem, encore, malgré les défaillances physiques de plus en plus humiliantes, de plus en plus visibles. Personne, pourtant, ne pouvait se douter dans quelle solitude vivait cet homme.

Arrivée à Asnières en septembre 2010, on m'avait proposé de partager son bureau. Alors même qu'il enseignait la plupart du temps à Censier, Laurent aimait venir à Asnières. Pour y travailler à son ordinateur, voir les collègues et discuter. Au début, peut-être par discrétion réciproque, nous ne nous croisions pas souvent. Il laissait des messages sur le tableau blanc, toujours enjoués, joyeux, pleins d'une bienveillante attention. Il avait mis une rose cueillie sur le campus dans un verre sur mon bureau et, à chacun de ses passages, ne manquait jamais de la renouveler. Il aimait passionnément les fleurs. Chaque fleur était sa fleur préférée. Je me souviens bien de notre étonnement devant la vitalité insolente du grand magnolia blanc que Laurent avait cueilli dans l'enceinte du centre universitaire. Il ne voulait pas tenir dans un verre. Après l'avoir admiré longuement, nous l'avions posé sur le rebord de la fenêtre et il avait rapidement dépéri. Ce magnolia avait beaucoup troublé Laurent.



Quand il s'absentait, il avait coutume de poser un grand cadre doré sur le fauteuil en face de son bureau, avec une photo de lui, encore en boucles blanches soignées et chemise orange, serrant contre lui son gros chat à poils blanc. Laurent avait le goût de la mise en scène. Il aimait se déguiser. De jeansboy en ange hippie, il s'était finalement transformé en Gatsby le Magnifique (mais seulement sur le plan vestimentaire, pas dans l'esprit). Je n'aimais pas voir ce cadre sur son fauteuil, il disait l'écoulement du temps, il annonçait

le vide, le départ définitif de Laurent, et je sentais obscurément que cette sorte de relique prématurée était un appel. Dans la précipitation de la fin de semestre et du grand déménagement vers Censier, Laurent commençait à dire adieu. Il faisait ses cartons, consciencieusement, distribuant ses trésors à qui de droit, comme on fait quand on veut « s'alléger ».

Laurent avait une passion naturelle du savoir. Il vivait pour transmettre, il vivait pour l'université et ses étudiant.e.s. Sur son lit d'hôpital, quelques jours avant la fin, il abandonna l'idée de manger une orange pour raconter l'histoire rocambolesque de la Salpêtrière qui, avant de devenir un hôpital, avait été tour à tour asile, lieu de débauche et bagne enfermant toutes les catégories de femmes asociales dont les fillettes abandonnées et les prostituées que Colbert maria en série pour peupler les Amériques. Cette anecdote faisait rire Laurent. Il aimait connaître toute l'épaisseur du lieu qui le détenait. Une dernière fois, je l'aurai vu animé de ce grand feu qui faisait oublier son corps malmené par la maladie. Lui qui aimait tant les fleurs d'Asnières est mort le 20 septembre 2012 à quatre cent mètres de Censier. D'une certaine manière, il est resté avec nous.

Andréa Lauterwein

Je suis...

Je suis arrivée à Paris le bac en poche pour apprendre le français. On est en 1972, la ville et ses cafés me plaisent bien plus que ma petite ville allemande, je décide donc d'y rester pour faire mes études. Je commence par un DEUG de germanistique avant de pouvoir faire les études de linguistique dont je rêvais. La matière me passionne et, grâce à Denise François qui a fait naître mon intérêt pour la syntaxe, je prépare une thèse sous la direction de Paul Valentin sur les phrases inachevées de l'allemand spontané, puis je m'intéresse aux énoncés sans verbe, toujours en allemand, bien sûr.

Parallèlement, je commence à enseigner, d'abord au centre universitaire du Grand Palais puis à Nice et Nanterre avant d'arriver au hasard d'un remplacement à Asnières en 1998 où je succède à Jean Marie Zemb et Jean Janitza comme professeure de linguistique. Je m'investis par la suite à différents niveaux : création du cursus allemand/histoire en partenariat avec Paris 7, direction du département et, en 2005, je suis favorable au déménagement vers Censier. De 2008 à 2011, je dirige le service de la formation continue avant de revenir à la recherche et de prendre la direction du Master recherche en 2012. Qui suis-je ?

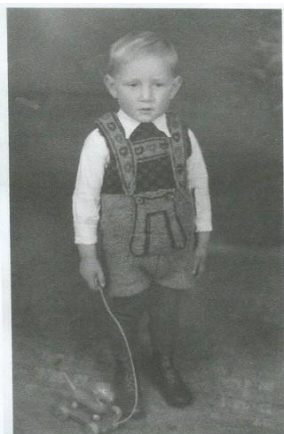


Propos recueillis par lau & lin

*Réponse au prochain numéro !
Réponse du numéro précédent : Gerald Stieg*

Revoir les numéros précédents de la rubrique (PDF)

[Numéro 3](#)



[Numéro 2](#)



[Numéro 1](#)



Portraits de diplômés



Konstanze von Kotze, journaliste pour la rédaction francophone de *Deutsche Welle* : « Les étudiants étaient assez solidaires, on se donnait des tuyaux. C'était bien qu'il n'y ait pas d'atmosphère de concurrence. »

Quel a été votre parcours avant la Sorbonne Nouvelle Paris 3 ? Après mon bac en 2001, j'ai fait deux ans de prépa puis une Licence d'Histoire à Paris 1. J'ai poursuivi avec un Master à la FU (Berlin). Après un an de stage à Berlin, je suis revenue à Paris pour faire le Master de journalisme franco-allemand.

Pourquoi avoir choisi le Master journalisme franco-allemand de Paris 3 ? Il y a longtemps que je voulais faire du journalisme, j'avais fait pas mal de stages dans le milieu à Berlin, et vu que je suis moi-même franco-allemande, la formation tombait à pic. J'étais déjà à Bac + 4 ou 5, et après une année de stage pas très bien payée, c'était parfait, la formation durait six mois, puis on enchaînait à nouveau avec des stages. A l'époque c'était encore Asnières, tout au bout de la ligne 13. On était une petite promotion, huit ou dix. C'était intensif parce que c'était court, et il y avait de bons profs. Asnières était peut-être excentré, mais c'était comme une famille qu'on retrouvait là-bas, et comme c'était petit, on n'avait pas l'occasion de se perdre.

Vous avez poursuivi dans le journalisme ? Oui, aujourd'hui je suis journaliste, mais je garde aussi une grande passion pour l'Histoire. En Master, j'ai fait un stage pour la ZDF à Munich, puis à Berlin, et enfin à la *Deutsche Welle*. Ce dernier stage m'a beaucoup plu et je l'ai prolongé d'un mois. Comme à l'époque ils n'avaient pas de sous, ni de place, je suis rentrée à Paris, et quelques mois après, la directrice m'a rappelée pour me dire qu'une place se libérait. Je travaille à la « *Deutsche Welle* » depuis 2008, à la rédaction francophone pour l'Afrique. Je travaille principalement en français, ce qui est l'autre avantage : c'est une entreprise allemande mais une rédaction en français. Au quotidien, je parle français, mais mes interlocuteurs sont allemands, mes chefs aussi, et l'organisation du travail est plutôt allemande. C'est agréable, je garde un pied dans les deux pays.

Sur les six mois passés à Asnières, qu'est-ce qui vous a particulièrement marquée ? Outre la qualité de l'enseignement, très axé sur la pratique, on nous faisait sortir dans la rue, rencontrer des inconnus. La formation était très accessible et agréable, c'était un système un peu à l'allemande, à cheval entre les cours théoriques et la pratique. Dans la promo, on bossait souvent ensemble le soir pour préparer les cours. Les professeurs attiraient notre attention sur des conférences à l'extérieur, ils organisaient des visites dans différents médias. Il y avait aussi des intervenants extérieurs, ce qui donnait un regard plus pointu sur ce qui se passait en dehors de l'université. Beaucoup de mes anciens camarades sont restés dans le journalisme, preuve que c'est une bonne formation. Le réseau marche bien : les stages redémarrent d'année en année. A partir du moment où une stagiaire laissait une bonne impression dans une rédaction, en général on était sûr que quelqu'un d'autre aurait le stage l'année suivante. Les gens étaient assez solidaires, on se passait les tuyaux. C'était bien qu'il n'y ait pas cette atmosphère de concurrence. (mars 2014)

jug



Aline Grasser, ancienne intendante du lycée Michelet (Vanves) : « La grammaire structurale, thème-phème-rhème, c'est un jeu intellectuel extraordinaire. »

J'ai eu mon bac en 1968. Le fameux « Bac 68 », on m'a suffisamment répété qu'il ne valait pas grand-chose, mais à tous ceux-là, je répondais que je l'avais eu avec un an d'avance et avec mention !

On aurait dû aller étudier à la fac de Vincennes, mais à l'automne 68, elle n'était pas encore construite : on a eu quelques cours dans le grand amphi de la Sorbonne, puis à Censier, et enfin, nous avons atterri à Vincennes. J'y ai rencontré des profs extraordinaires, qui, à la fin de la première année, nous ont proposé des bourses pour partir un semestre en Allemagne. C'était Erasmus avant l'heure ! J'ai donc passé un Wintersemester à Bonn (1969-1970). Mais en rentrant à Paris, le département d'allemand de Vincennes était parti à Asnières. On nous a donc proposé d'intégrer le Grand Palais, mais en refusant catégoriquement d'inclure ce semestre en Allemagne dans notre DEUG. Alors on est retourné voir nos profs de Vincennes à Asnières, qui nous ont accueillis à bras ouverts en acceptant de valider notre semestre.

Finalement, je me suis réjouie de ne pas avoir pu étudier au Grand Palais, parce que ce n'était pas du tout le même type d'études. A Asnières, j'ai pu m'adonner à la grammaire structurale qui était vraiment la discipline dans laquelle j'aurais aimé me spécialiser si j'avais pu poursuivre mes études d'allemand. Le prof qui l'enseignait est sans aucun doute celui qui m'a le plus marquée là-bas, Jean-Marie Zemb, dont j'avais déjà fait la connaissance lors de ma première année à Vincennes. D'ailleurs, j'ai encore ses bouquins dans ma bibliothèque ! Parfois, je les reprends en main, et je me demande si je comprends encore ce qu'il dit. Sa grammaire structurale, thème-phème-rhème, c'est un jeu intellectuel extraordinaire. Ça m'a fait drôle d'entendre parler de l'Association Pierre Bertaux, parce que Pierre Bertaux a justement été un de mes profs, il s'occupait de la civilisation. Mais j'ai assez peu de souvenirs de lui.

Après le DEUG, j'ai passé ma licence à Asnières, puis j'ai déménagé à Strasbourg, où je me suis inscrite en Maîtrise à la fac. Pour gagner un peu d'argent et pouvoir continuer mes études, j'ai demandé un poste de surveillante ou de documentaliste dans un lycée. Au lieu de ça, je me suis retrouvée balancée, à 20 ans, comme maîtresse auxiliaire d'allemand au lycée. Du coup, je n'avais plus le temps de continuer la fac en même temps, et c'est à ce moment-là que j'ai lâché mes études d'allemand. Le pire, c'est que je savais que je ne voulais pas enseigner. Ce qui me passionnait, c'était la traduction. J'avais d'ailleurs eu des cours de traduction formidables à Asnières, et j'avais aussi passé le concours de la chambre de commerce franco-allemande à l'institut Goethe, sans trop savoir à quoi ça pourrait me servir.

Donc j'étais maîtresse auxiliaire et je faisais de la traduction en parallèle, mais je me suis rendu compte assez vite que je ne pourrais pas en vivre : J'avais eu quelques commandes, quelques petits boulots intéressants, mais pas assez. Donc, par nécessité économique, j'ai préparé un concours administratif. Je l'ai eu et je me suis retrouvée à un poste de gestionnaire. Et puis de fil en aiguille, je me suis très bien adaptée à ce métier, tant et si bien que j'ai passé un autre concours (pour être conseiller d'administration scolaire et universitaire) et c'est comme ça que j'ai atterri à Michelet.

Maintenant, je suis à la retraite, je me suis abonnée au *Spiegel* et je regarde la télé en allemand, donc je me dis que je n'ai pas vraiment abandonné. Je suis toujours extrêmement reconnaissante aux profs d'Asnières de nous avoir incités à partir en Allemagne bien avant l'existence d'Erasmus et d'avoir recollé les morceaux quand les intégristes de l'Université n'ont pas voulu valider ce parcours atypique. J'ai vraiment apprécié leur manière innovante d'enseigner, qui n'avait rien à voir avec les autres profs que j'avais eu jusqu'alors – au lycée, avant 68, mais aussi à la Sorbonne, comme Fourquet qui était la référence en grammaire allemande à l'époque, et qui lisait son livre en amphi : une vraie catastrophe !

En tout cas, je suis bluffée par les carrières des anciens présentés dans la revue (qui sont beaucoup plus jeunes que moi) à la suite de leurs études. C'est sans doute parce que cela grave comme un regret chez moi, de ne pas avoir continué l'allemand. (février 2014)

mgb



Claire Lochet, interprète de conférence et traductrice indépendante à Berlin : "Le fin mot de l'histoire c'est l'ouverture! Un des grands bonus des études franco-allemandes à la Sorbonne Nouvelle Paris 3 c'est la variété et le croisement des méthodes de travail."

Je suis arrivée à Asnières en 2003, après deux ans de classe préparatoire littéraire, pour suivre une troisième année de licence en études franco-allemandes. J'y ai trouvé une ambiance et une manière de travailler totalement différentes de ce que j'avais connu en khâgne, portées sur l'échange et la participation. La cohésion du groupe-classe, la mixité entre étudiants français et allemands et les travaux et séminaires réalisés dans les deux langues m'ont beaucoup apporté. L'allemand était véritablement intégré dans une optique interculturelle. C'était pour moi une immersion à domicile. Après la licence, j'ai travaillé comme assistante dans une Gesamtschule à Berlin.

Forte de ces deux expériences je me suis tournée vers l'apprentissage de mon métier actuel : interprète de conférence. Le point de départ fut une formation pour interprète intervenant dans les programmes d'échanges franco-allemands organisée par le Bureau International de Liaison et de Documentation (BILD / GÜZ) à Nuremberg sous l'égide de l'Office franco-allemand pour la Jeunesse (OFAJ). J'ai intégré en 2005 l'Institut Libre Marie Haps à Bruxelles. J'y ai dans un premier temps effectué un master de traduction, qui m'a notamment permis de travailler plusieurs mois à la Commission européenne (direction générale de la Traduction) et de réaliser pour mon mémoire le sous-titrage du film *Napola – Elite für den Führer*. J'ai ensuite obtenu le diplôme d'interprète de conférence allemand - anglais - français.

La vie à Berlin m'avait beaucoup plu, j'y suis donc retournée à la fin de mes études à Bruxelles et m'y suis établie comme interprète indépendante. Grâce à mon parcours et à la mobilité qui caractérise mon métier, j'exerce désormais dans une optique franco-allemande mais également européenne. Cette ouverture, l'apprentissage et le perfectionnement constant, la diversité des milieux que je suis amenée à fréquenter et des thématiques abordées lors de mes interventions sont autant de raisons pour lesquelles ce travail me plaît énormément. (avril 2014)

Lau



Isabelle Kühn, professeure stagiaire d'allemand : "Comme j'ai des amis en Allemagne qui sont également enseignants, je peux me rendre compte que cela se passe de manière très différente dans les deux pays."

Après mon bac en Allemagne, je me suis inscrite en Licence LLCE Allemand à Asnières, puis j'ai terminé ma licence à Cergy Pontoise. Ensuite je suis revenue à la Sorbonne Nouvelle pour faire un Master 1 Etudes germaniques, avant de suivre la formation de journalisme, à cheval entre Asnières et Censier. J'ai également effectué des stages, en France à *L'Express* dans la rédaction web et en Allemagne à la radio SWR. Cette année m'a beaucoup plu, mais comme il est dur de trouver un poste dans le journalisme, et puisque j'étais déjà tiraillée entre activité professionnelle et recherche avant mon master de journalisme, je me suis dit que j'allais faire un Master 2 Recherche en plus. Du coup, j'ai pu continuer à travailler sur le sujet de mon mémoire de Master 1 qui m'avait beaucoup intéressée. De mes années de Master je garde de très bons souvenirs.

À Asnières nous étions un peu coupés du reste de l'université et j'ai trouvé cela dommage parce qu'on avait moins de contacts avec les autres étudiants. C'était un petit monde à part, mais c'était aussi sympathique que tout le monde se connaisse. Il y a des amis que j'ai gardés depuis la première année de fac. Le fait d'être peu nombreux et toujours ensemble a permis de créer des liens. Avec les professeurs aussi on pouvait avoir des liens assez proches, notamment avec Mme Saint-Sauveur qui est partie à la retraite l'année dernière et qui était toujours très soucieuse de notre bien-être.

Après le Master 2 de Recherche, j'ai suivi des cours de préparation au CAPES à Censier et une fois le concours réussi, je me suis dit que j'allais tenter l'Agrégation. Malheureusement, il m'a manqué un point pour l'avoir, mais depuis septembre 2013, je donne des cours d'allemand à Paris au collège et au lycée. Comme j'ai des amis en Allemagne qui sont également enseignants, je peux me rendre compte que cela ne se passe pas du tout de la même manière entre les deux pays. Ici, on n'a malheureusement pas de cours de pédagogie. Avec les autres stagiaires allemandes, nous avons un peu de mal avec le système français qui est vraiment très différent et nous sommes nombreuses à nous demander si nous n'allons pas nous réorienter après cette année de stage. Je suis déjà sûre que je ne vais pas suivre cette carrière toute ma vie. Si c'est possible j'aimerais trouver quelque chose dans le journalisme ou travailler dans une entreprise franco-allemande. (décembre 2013)

Lin

Chiraz Khiari, courtier en matières premières spécialisé dans les marchés allemands: « Mes meilleurs souvenirs étaient les cours de comptabilité analytique en allemand. »



J'ai commencé ma licence en LEA anglais-allemand en 2002 en suivant les traces de mon frère déjà inscrit à Asnières. Il faut dire qu'on a de la facilité avec les langues, surtout avec l'allemand, après avoir passé 5 ans en Allemagne dans nos plus jeunes années. Je me vouais à une carrière internationale, et la formation en Langues étrangères appliquées convenait à mes attentes. C'est ensuite à partir de la troisième année que j'ai choisi l'option affaires et commerce qui correspondait plus aux objectifs professionnels et préparait aux métiers du commerce international. C'est là qu'un nouveau monde s'est ouvert à moi avec des disciplines plus axées sur l'économie et la vie d'entreprise. Le programme voulait qu'on étudie ces matières en langues étrangères...mes meilleurs souvenirs étaient les cours de comptabilité analytique en allemand, autant vous dire que c'était chaud !

En première année de Master l'intitulé de la formation avait changé, on parlait désormais de langues et affaires économiques internationales, je pense que c'était, avec l'année du M2,

l'année la plus intéressante. Tout devenait tout à coup plus concret et les matières correspondaient plus aux métiers d'entreprises. Je me souviendrai toujours du cours de communication de Mme Roussel à Censier, une jeune prof qui a su capter notre attention et nous apprendre la meilleure façon de communiquer en entreprise avec sa fameuse règle des 5 W (Who, What, Where, When, Why). A Asnières ce sont les cours de gestion financière et marketing en allemand qui m'ont marquée. Tout ce vocabulaire et la maîtrise des techniques commerciales m'ont beaucoup aidée par la suite. Après ma maîtrise à Paris 3, j'ai choisi le Master 2 en Management de projets internationaux pour asseoir mes connaissances dans le domaine des affaires internationales. Aujourd'hui je suis courtier en matières premières, spécialisée bien sur dans le marché allemand. Ma mission a été de développer les échanges commerciaux entre la France et l'Allemagne et de construire un portefeuille de clients allemands. Les matières premières dépendent d'un marché mondialisé et réagissent donc à l'environnement économique international. Je ne sais toujours pas si c'est mon travail qui est façonné à la formation que j'ai suivie ou l'inverse... (octobre 2013)

ckh



Gabriel Lombard, diplômé du Master Pro de Journalisme Européen parcours Allemand, prépare aujourd'hui un projet de thèse en Histoire des sciences en écrivant des articles pour le secteur du développement durable: "Je suis revenu vers la recherche mais je ne regrette absolument pas d'avoir suivi ce Master pro à Paris 3".

Pourquoi as-tu choisi de faire le Master de journalisme franco-allemand ? J'ai suivi le master 2 de journalisme franco-allemand de Paris 3, après avoir fait de la philosophie à Paris 1, car depuis un stage à *Libération* quand j'avais 15 ans, l'envie d'essayer le métier de journaliste m'était restée. Ce qui m'attirait dans ce master était, plus que le premier semestre de cours pratiques (un peu court pour être totalement satisfaisant), le second semestre de stages, que j'ai fait en Allemagne. Au cours de cette année j'ai donc pu réellement améliorer mon niveau d'allemand et me confronter à différents aspects du métier de journaliste, comme rédiger des brèves pour un grand quotidien, ou avoir au contraire plus de responsabilités au sein d'une petite structure, faire de vrais reportages pour la rubrique locale d'un autre grand journal.

Que fais-tu aujourd'hui ? Quand j'ai été diplômé, j'ai très vite senti le besoin de me remettre à étudier, c'est pourquoi, tout en continuant à écrire des articles, je prépare maintenant un projet de thèse à l'EHESS. Je suis donc revenu vers la recherche mais je ne regrette absolument pas d'avoir suivi cette formation à Paris 3. Le master m'a permis non seulement de devenir bien meilleur en allemand, de faire de chouettes expériences, mais aussi de mieux comprendre le métier du journaliste et son importance pour la société. Je suis aussi devenu conscient de la valeur (et du coût) d'une vraie enquête de journaliste indépendant, et, travaillant encore comme journaliste, je me sens concerné par le débat actuel sur l'avenir de la presse française. Le master m'a aussi fait découvrir les journaux allemands, (que je lis beaucoup plus aujourd'hui) que je trouve très riches. (Mars 2014)



Caroline Géraud, professeur d'allemand au lycée franco-allemand de Buc : « le cursus m'a permis de découvrir le système français dont j'étais curieuse. »

Quel a été votre parcours ? Franco-allemande, j'ai grandi dans le Bade Wurtemberg où j'ai passé avec succès mon Abitur. Afin de préparer l'examen d'Etat de professorat allemand (Staatsexamen), j'ai étudié la Germanistik et la Romanistik à l'Université de Fribourg, avant d'obtenir une bourse du DAAD en 2002 pour la licence franco-allemande de la SorbonneNouvelle. Le

cursus correspondait à mes intérêts, je le trouvais très cohérent avec mon parcours et mes objectifs. L'aspect historique des études suivies dans le cursus m'a beaucoup plu, tout comme le petit nombre d'étudiants que nous étions, ce qui nous permettait de mieux travailler, mais aussi de nous rapprocher. Le cursus m'a également permis de découvrir le système français dont j'étais curieuse.

Qu'avez-vous fait après vos études à Paris 3 ? Après l'obtention de la maîtrise francoallemande, je n'avais pas envie de quitter Paris. J'ai donc occupé un poste d'assistante de langue pendant une année, avant de préparer l'agrégation externe d'allemand, que j'ai obtenue en 2006. Après un stage d'un an à Levallois, j'ai commencé à enseigner l'allemand au lycée franco-allemand de Buc. L'année dernière, j'ai également été chargée de cours en classe préparatoire à Paris, et en Licence de langues étrangères appliquées à Paris 3.

Votre meilleur souvenir ? Le meilleur souvenir de mes années à la Sorbonne Nouvelle est un voyage de deux jours avec M. Ritte à Chartres et à Illiers Combray, le village où se trouve la maison de la « Tante Léonie » de Marcel Proust, édifice qui abrite aujourd'hui le musée consacré à l'écrivain. Toute la promo était logée dans le château du village. (mai 2014) *rda*



Florian Spatz, étudiant en Master à l'Institut des Sciences Politiques de Paris : « La licence franco-allemande à Paris 3 est une bonne préparation pour Sciences Po. »

J'ai fait la Licence 3 franco-allemande (LFA) à Paris 3 en 2011/2012. Je voulais faire une année Erasmus en France et j'ai découvert que le DAAD proposait ce programme d'excellence. La formation me semblait très intéressante, avec le tutorat de Monsieur Ritte par exemple. A l'époque, j'étudiais les sciences politiques et le français et j'ai pu continuer les deux à Paris, puisque la LFA permet d'étudier les relations francoallemandes au niveau littéraire, culturel, mais aussi politique. Ce qui m'a vraiment plu, c'était de passer d'une chose très générale, les sciences politiques, à quelque chose de plus concret, le franco-allemand. En sortant de mon année ici, j'avais vraiment l'impression d'avoir appris quelque chose.

A Paris 3, j'ai surtout apprécié l'ambiance entre les étudiants. Je connaissais déjà les étudiants du DAAD, on avait fait un petit weekend de préparation, mais les étudiants français étaient également très ouverts. J'ai aimé le cours pratique avec Mme Lauterwein, on avait organisé un voyage à Péronne. J'ai gardé le contact avec M. Ritte, qui a écrit ma lettre de recommandation pour Sciences Po, avec M. Stark et avec Mme Lauterwein. Le monde franco-allemand n'est pas très grand, donc c'est important de rester en contact, parce qu'on peut toujours se recroiser.

Après mon année parisienne, je suis retourné en Allemagne pour une année de licence. La licence franco-allemande est vraiment une bonne préparation pour Sciences Po. Maintenant, j'y fais mon Master, l'année prochaine je retournerai à Berlin pour obtenir mon double diplôme. J'ai toujours eu envie de travailler au ministère des affaires étrangères, mais ce n'est pas très facile d'y entrer. La licence franco-allemande m'a permis de faire mon stage à l'ambassade d'Allemagne à Paris et Sciences Po a une bonne préparation pour les concours. Mais je pourrais aussi travailler dans le secteur privé : selon moi, il faut rester flexible, ne pas se fixer un seul objectif.

Asnières? On ne peut pas oublier Asnières. Ce que j'en garde comme souvenir, c'est que c'était très vert, qu'il y avait beaucoup de place, de grandes salles, une grande bibliothèque bien silencieuse. On sortait de Paris et on entrait dans ce petit monde calme et tranquille qu'était Asnières. (avril 2014)

cin

Interviews

- Gerd Krumeich sur le patriotisme et la mémoire
 - [Laurent Véray, spécialiste de la Première Guerre mondiale au cinéma](#)
 - [Turcos, le jasmin et la boue](#)



Photo : Christian Sommer



Source : Sorbonne-Nouvelle et bedecole.com

Une mémoire internationale ?

Le grand spécialiste de la Première Guerre mondiale Gerd Krumeich nous a accompagné lors de notre voyage d'étude pour évoquer la mémoire de la bataille de Verdun. Afin de poursuivre le débat entamé lors de la conférence au Centre Mondial de la Paix, nous nous sommes entretenues avec lui, notamment au sujet de son cheval de bataille actuel : l'apposition, à l'entrée de l'ossuaire de Douaumont, d'une plaque commémorative en l'honneur des soldats allemands morts au combat.

Comment en êtes-vous arrivé à travailler sur la Première Guerre mondiale ? Et sur la mémoire en particulier ?

J'ai commencé mes études en ... 1970. Ce fut d'abord pour ma thèse de doctorat sur les armements français avant la Première Guerre mondiale. Tout le monde avait parlé de la préparation des Allemands à la guerre (la querelle Fritz Fischer) mais personne n'avait fait de recherches pour la France. C'est comme ça qu'est sorti mon livre sur la France : *Aufrüstung und Innenpolitik in Frankreich vor dem Ersten Weltkrieg* (1980). Il en existe une traduction anglaise mais il n'a pas été traduit en français. A l'époque en France, personne ne s'intéressait à un Allemand travaillant sur ce sujet.

La querelle Fritz Fischer

Dans les années 1960, l'historien allemand Fritz Fischer a avancé l'hypothèse selon laquelle l'impérialisme allemand était une des causes majeures du déclenchement de la Grande Guerre. Sa théorie a déclenché un débat historiographique sur la responsabilité allemande: la fameuse controverse Fischer.

Quant à la question de la mémoire, j'y suis arrivé plus tard, quand nous avons commencé à élaborer le projet de l'Historial de Péronne, à partir de 1986 environ. En travaillant au sein d'une équipe de chercheurs internationale, avec Jean-Jacques Becker, Stéphane Audoin-Rouzeau, Annette Becker et Jay Winter (ce fut notre équipe de départ), j'ai beaucoup senti les différences nationales dans le souvenir de la Grande Guerre. Et j'y ai appris, « boche de service », à prendre une sorte de « regard allemand » et à l'introduire dans la discussion. Ce fut chouette !

Pensez-vous que le relatif manque d'intérêt des Allemands pour cette guerre puisse s'expliquer par l'absence de champ de bataille, et donc de lieu de mémoire, sur leur territoire ? Est-ce que la mémoire doit être ancrée dans un lieu pour subsister ?

C'est bien cela, la guerre n'a pas eu lieu chez nous. Mais comme il y a eu beaucoup de morts aussi, environ deux millions, on aurait quand même pu développer une forme de souvenir collectif, une *mémoire vivante*. Mais cela n'a pas eu lieu. Pourquoi ?

C'est que les raisons de la défaite étaient par trop disputées. Les droites reprochant aux gauches d'avoir causé la défaite par une sorte de trahison, par un « coup de poignard dans le dos ». D'autre part, les gauches se vantaient d'avoir arrêté par, leurs révolutions, cette guerre épouvantable due aux appétits impérialistes des anciennes monarchies. Une entente voire une trêve autour des monuments aux morts n'était pas possible du tout avec de telles dissensions.

Le « coup de poignard dans le dos »

Après la Première Guerre mondiale, la légende du « coup de poignard dans le dos » se répandit en Allemagne. Selon le mythe créé par les militaires et mis en avant par les nazis, l'armée allemande serait restée invaincue sur le champ de bataille et aurait été forcée de capituler et donc « trahie » par les politiciens de l'arrière et par les milieux de gauche.

Quel avenir voyez-vous pour Verdun en tant que lieu de mémoire ? Pensez-vous que ce lieu peut garder son importance au sein d'une mémoire culturelle alors même que la disparition des témoins nous éloigne de plus en plus d'une mémoire collective vécue ?

La disparition des témoins n'est pas le plus grand problème pour arriver à ce qu'il faudrait absolument faire. Verdun, le lieu emblématique du carnage franco-allemand et de la Première Guerre mondiale dans son ensemble, pourrait être promu a priori de Grand Lieu du souvenir européen. On a sans doute fait quelques pas dans cette direction. 1984, Kohl et Mitterrand la main dans la main ; 2009, le drapeau allemand flottant avec le drapeau européen sur le Fort de Douaumont. Mais tant que l'Ossuaire est une nécropole uniquement française, on peut considérer qu'il y a une sorte d'oubli et de négligence. De fait, dans cet Ossuaire reposent aux moins autant de soldats allemands que de soldats français, mais personne ne parle jamais d'eux. Le Président de l'Ossuaire m'a dit il y a un mois : « la plaque que vous souhaitez faire apposer à l'entrée de l'Ossuaire, disant qu'ici reposent au moins 60 000 Allemands, vous ne l'aurez jamais. » Et il y a une semaine, le grand Alfred Grosser m'a dit, dans une discussion à Cologne, qu'il est fermement contre un tel projet... pfff

Verdun aujourd'hui et la commémoration, pensez-vous que cela puisse encore avoir un impact sur les générations futures ?

Oui, et il le faut ! Nulle part ailleurs il n'est aussi facile d'apprendre sur le terrain, de sentir ce que fut la Grande Guerre. Les jeunes que j'y ai amenés ont toujours été extrêmement impressionnés par les « dunes » du terrain comme parcouru de soubresauts, par les forts, par les énormes cimetières. Rien de plus facile que de garder cette mémoire éveillée, vivante. Mais : veillons-y ! Il ne faut pas se laisser aller !

Dans un entretien pour le magazine **Geo Histoire** (n°12, nov. 2013) sur la question de la mémoire de la Première Guerre mondiale en Allemagne, Gerd Krumeich a réaffirmé l'importance de la mémoire pour la **construction européenne** avant de conclure sur la nécessité de donner **une place à la commémoration allemande** à Verdun. Il est urgent pour lui de signaler par une plaque la présence d'ossements et leur nombre au sein de l'ossuaire de **Douaumont**. Cette possibilité est pourtant rejetée par de nombreuses personnes qui restent attachées au **caractère "français"** de ce lieu. Près de cent ans après la fin des combats, la question fait encore débat et le **sentiment patriotique antigermanique** est encore bien présent dans certains esprits comme le montrent les réactions très vives qu'a suscitées cette proposition du Pr. Krumeich.

Ne faudrait-il pas repenser la mémoire au-delà de tout patriotisme ? Car la mémoire de la guerre fonctionne souvent par exclusion (voir le cas de l'ossuaire). Une mémoire européenne/internationale de la Première Guerre mondiale vous semble-t-elle possible ? Et si oui, comment ? Sous quelle forme ?

Elle est bien possible cette mémoire européenne, mais il faut respecter les différences nationales dans le souvenir. Se rendre compte que pour les uns la Grande Guerre est toujours ancrée et vivante dans le souvenir collectif bien qu'elle soit presque éteinte dans la mémoire des autres. Il faut absolument qu'il y ait une sorte de respect et de connaissance de l'histoire des autres. Les Allemands doivent savoir que pour les Français, pour les Belges et pour beaucoup d'autres nations, la Première Guerre mondiale est un legs inamovible, une part importante de leur souvenir collectif et individuel. En revanche, si les Français admettaient que le soldat allemand de la Grande Guerre n'a pas été la brute parfaite et sanguinaire qu'on a souvent dépeinte et qu'il a (aussi) simplement voulu veiller à la défense de sa patrie, eh bien, ce serait déjà un pas important vers une mémoire équitable de la Première Guerre mondiale.

Qu'est-ce que l'absence de reconnaissance de la présence de restes allemands à l'ossuaire de Douaumont signifie pour vous ? Est-ce pour vous un reste de patriotisme, un relent d'antagonisme ?

Un terrible relent de patriotisme non-éclairé ! Faut travailler et lutter pour en avoir raison ! Merci de votre aide et place aux jeunes !

Propos recueillis par Laure Etienne et Maline Luze

La Grande Guerre sous le feu des projecteurs

Laurent Véray, professeur à l'Université Sorbonne Nouvelle, est historien du cinéma et spécialiste de la Première Guerre mondiale. La Grande Guerre mondiale a été étudiée sous de multiples formes : thèses, mémoires, conférences, arts plastiques... Laurent Véray explique comment les différentes étapes de la mémoire franco-allemande prennent forme au cinéma.

Pourquoi la Première Guerre mondiale? J'ai d'abord fait un cursus d'histoire et, étant assez cinéophile, je souhaitais travailler sur le cinéma dans le cadre de mon mémoire. Comme je faisais mes études à Clermont-Ferrand, j'avais pour professeur Stéphane Audoin-Rouzeau. A cette époque, il commençait déjà à se faire un nom en tant que spécialiste de la Première Guerre mondiale. Il m'a donc un peu incité à travailler sur le cinéma de cette période. Cela m'a vite plu : c'était un bon moyen pour moi de combiner cinéma et histoire. J'ai commencé par travailler sur les actualités et les documentaires et non directement sur la fiction, puis, j'ai élargi mes recherches au domaine étranger.

Les films ont-ils un impact sur la mémoire collective? Oui, mais il faut distinguer les films contemporains de l'événement lui-même, ceux qui déforment la réalité de la guerre et qui sont très ancrés dans les sociétés de l'époque, marquées par le nationalisme et la guerre, et la production postérieure à la guerre, qui est plutôt mémorielle. Les représentations cinématographiques de la guerre varient dans le temps et dans l'espace, car la mémoire de la Grande Guerre est changeante : celle de la France diffère de celle de l'Allemagne, tout comme celle des années 1920 diffère de celle des années 1950. C'est pourquoi on ne peut pas vraiment parler d'une unique mémoire cinématographique de la Première Guerre mondiale. Les films véhiculent une mémoire qui diffère d'un pays à un autre, les mentalités et les contextes n'étant pas les mêmes. De plus, notre rapport au passé a changé: il n'y a donc pas *une* mémoire cinématographique de la Grande Guerre, tout comme il n'y a pas *un* mémoire de la Grande Guerre en général.

Connaissez-vous des films sur la Grande Guerre dans lesquels le public de différentes nationalités a pu se retrouver? Oui, il s'agit essentiellement de films pacifistes. Le film français *Verdun, vision d'histoire* (1928) en est un bon exemple puisqu'il propose une image neutre de l'Allemand, il ne s'agit plus de l'ennemi héréditaire. Ce film va avoir un écho favorable en France car il arrive à l'époque où des dialogues se sont ouverts entre la France et l'Allemagne. Il a également été bien accueilli en Allemagne malgré quelques réticences, puisque la bataille de Verdun, qui est devenue une bataille mythique pour les Français, le symbole de la résistance et de la victoire, reste du côté allemand une défaite. Le film va pourtant bouleverser cette image de la bataille en donnant une représentation commune des souffrances des combattants. Il reste toutefois une exception dans l'ensemble de la production cinématographique sur la Grande Guerre.





N'y a-t-il pas d'autres films traitant d'une mémoire qui parvient à transcender les nationalismes ? Si, on peut citer le film de Renoir, *La Grande Illusion* (1937), qui va susciter l'engouement en France en dépassant les clivages politiques. Ce film peut être considéré comme internationaliste, puisqu'il met l'accent sur la lutte des classes au sein de chaque nation et non sur le conflit entre les nations. Le film met en scène deux officiers français, l'un issu d'un milieu modeste et l'autre d'une famille aristocratique, qui se retrouvent dans le même camp de prisonniers où de nombreux soldats étrangers issus de différents milieux sociaux sont emprisonnés. Les liens d'amitié se tissent plus en fonction du statut social des soldats qu'en fonction de leur nationalité. Le récit d'une amitié entre un soldat allemand et un soldat français prouve que la solidarité entre belligérants dépassait les idées politiques. Ceci dit, ce film sera bien évidemment censuré sous le nazisme.

Et dans la production plus récente? Le seul film qui me vienne à l'esprit est celui de Christian Carion, *Joyeux Noël* (2005), l'un des rares, dans la production récente, qui ait bien marché en Allemagne. Son succès est dû au choix d'un thème réaliste: la fraternisation des ennemis en temps de guerre. Au moment de la sortie du film, la construction européenne stagnait, il y avait peu d'initiatives en faveur du rapprochement franco-allemand. Le film quant à lui remettait au goût du jour l'identité européenne et l'idée d'un renforcement de la politique européenne afin d'éviter de nouvelles guerres. C'est à travers ce genre de thématique qu'on constate que la mémoire commune de la Première Guerre mondiale est beaucoup plus importante que celle de la Seconde, du fait de la distanciation par rapport au nazisme, à la Shoah et à sa dimension idéologique. La responsabilité de la Première Guerre, contrairement à celle de la Seconde, est complètement partagée. Et l'on se demande encore comment ils en sont arrivés à cette destruction collective. Cette incompréhension, ce drame, cette souffrance fait partie de la mémoire partagée de la Première Guerre mondiale.



Propos recueillis par Hana Bata et Nicolas Millot

Vous retrouverez les références des films cités par Laurent Véray ainsi que d'autres dans la bibliographie ([Ereignis](#)).

Kamel Mouellef, co-auteur de la BD "Turcos, le jasmin et la boue" sur la mémoire des tirailleurs algériens

TURCOS LE JASMIN ET LA BOUE est une œuvre de fiction basée sur l'histoire vraie de Alouache Ahmed Saïd Ben-Hadj, l'arrière-grand-père de Kamel Mouellef, incorporé au 11^e régiment des Tirailleurs Algériens et ayant participé à tous les combats dans les rangs de l'armée française durant la guerre 1914-1918. **TURCOS** est une œuvre rendant hommage aux combattants de cette Guerre et qui rappelle ce pan de l'histoire des deux pays.



Source : bedecole.com

Qu'est-ce qui vous a donné l'envie d'écrire Turcos ?

J'ai rêvé de mon arrière-grand-père en mars 1983. Celui-ci me demandait de chercher sa tombe et de lui adresser une prière, afin qu'il quitte définitivement ce monde.

Dans quel but avez-vous écrit cette BD, et à quel public s'adresse-t-elle ?

J'ai décidé d'écrire cette BD tout simplement pour rendre hommage à nos ancêtres morts loin de leur pays et de leurs familles et rappeler par ailleurs à la France son engagement. La BD s'adresse à tous les publics.

Comment avez-vous réussi à retrouver les traces de votre arrière-grand-père ?

Après plusieurs années de recherche, j'ai réussi à le retrouver sur le site du gouvernement français "[mémoire des hommes](#)".

Cette BD vous a valu "le trophée de la citoyenneté", pouvez-vous nous en dire davantage ?

Chaque année, le journal lyonnais *Le Progrès* remercie certaines personnes pour leurs œuvres en leur attribuant différents trophées. J'ai eu la chance d'obtenir le prix de la citoyenneté.



Vous êtes président de l'association "Déni de mémoire", pourquoi croyez-vous qu'on parle si peu de la mémoire des indigènes de la guerre 1914-1918 ?

C'est justement pour cela que j'ai nommé l'association ainsi. Je trouve qu'on n'en parle pas assez : voyez-vous, dans aucun manuel scolaire on ne rappelle l'engagement des Algériens dans cette guerre. Ils n'ont pas bénéficié du décret Crémieux en 1870, et pourtant on les a obligés à faire leur service national en instituant le décret de 1912 : ils étaient appelés sous les drapeaux français, sans être reconnus comme Français !

On célèbre cette année le centenaire de la guerre. Croyez-vous qu'une commémoration commune entre l'Algérie et la France soit possible ?

Je parle de reconnaissance du côté français, je lutte pour qu'on n'oublie pas que l'Algérie a donné du sien dans les rangs de l'armée française, mais je déplore également le fait que le gouvernement algérien ne tienne pas autant à cette question de mémoire de son côté. Par exemple, lorsque j'ai demandé des financements au ministère de la culture pour faire connaître ma bande dessinée aux scolaires, je n'ai pas eu de retours. J'aimerais que le gouvernement algérien exige cette reconnaissance de la France.

Avez-vous d'autres projets de ce type ?

Oui je prépare une deuxième BD pour rappeler qu'en 1940, après la défaite de la France, beaucoup de Maghrébins et d'Africains ont pris le chemin de la Résistance, d'autres ont été faits prisonniers et ont réussi à s'évader pour rejoindre les maquis de la France. Je n'ai pas encore le titre, mais le sous-titre sera Jean Moulin.

Propos recueillis par Dihia Taleb

KHADRA, Yasmina (préface) ; MOUELLEF, Kamel ; PAYEN, Batist (dessinateur) ; TAREK (scénariste). *Turcos, le jasmin et la boue*. Tartamudo, 2011.



Ereignis

Verdun: vers une mémoire franco-allemande ?

- > [Pourquoi Verdun?](#)
- > [Gerd Krumeich au CMP](#)
- > [L'iconographie mémorielle](#)
- > [La mémoire algérienne de la guerre](#)



Pourquoi Verdun? De février à décembre 1916, les troupes françaises et allemandes se sont affrontées devant Verdun, au cours de l'une des batailles les plus meurtrières de la Grande Guerre. Elle est restée dans les mémoires la bataille-type de cette guerre ; elle présente tous les aspects considérés aujourd'hui comme caractéristiques de 14-18: la guerre de position, la supériorité de la défense sur l'attaque, les tranchées, les champs de bataille ravagés par les obus et l'effroi causé par l'importance inédite de l'artillerie. Aujourd'hui encore le site attire 400 000 touristes par an, prouvant ainsi qu'elle est encore présente dans les mémoires. Toutefois, l'on remarque que parmi ces touristes les Allemands sont loin d'être majoritaires, derrière les Anglais ou les Néerlandais. Pourquoi alors envisager une mémoire franco-allemande de Verdun?

Verdun à la croisée des nations française et allemande. Si la question de la mémoire franco-allemande se pose, c'est d'abord parce que la bataille de Verdun a été la seule bataille de la Grande Guerre à opposer exclusivement les troupes françaises et allemandes. Mais aussi parce que Verdun n'est pas un site anodin dans l'histoire des rapports franco-allemands : sans remonter jusqu'au traité de Verdun de 843 qui donne naissance sous forme embryonnaire au Reich et à la France, on peut noter qu'en 1870 Verdun est un point de résistance important des Français face aux Prussiens qui leur laisse un souvenir pénible, et que l'annexion de l'Alsace-Moselle qui rapproche Verdun de la frontière allemande en fait un point stratégique de défense, comme le montre le programme de forts autour de

Verdun du général Séré de Rivières. À cela s'ajoute la victoire des troupes nazies sur Verdun en 1940, qui sera vécue comme une revanche de la défaite de 1916. Même si elle se cristallise autour de la bataille de 1916, la mémoire de l'histoire franco-allemande du site déborde donc celle-ci et confère ainsi plus de légitimité à un questionnement franco-allemand sur Verdun.



Histoires distinctes, mémoires discordantes. Toutefois on peut mettre en doute la possibilité et la pertinence d'une mémoire commune, dans la mesure où les deux mémoires divergent par essence. Tout d'abord, la bataille prend d'emblée un sens radicalement différent pour les deux nations : les troupes françaises défendent leur propre sol, ont une raison concrète de combattre et sont aussi de ce point de vue profondément liées à l'arrière qui compte sur elles, alors que les troupes allemandes, qui n'ont pas tellement d'espoir de vaincre ont la sensation d'être sacrifiées et abandonnées par le haut commandement et la nation (qui justifiaient cette aberration stratégique par l'idée qu'il fallait saigner à blanc les troupes françaises). De plus, de par le système de renouvellement constant des troupes organisé par le général Pétain, la quasi-totalité de l'armée française a connu Verdun, ce qui n'est absolument pas le cas des troupes allemandes. Du côté français, il s'agit ensuite – ce qui est décisif pour la mémoire – d'une victoire, tandis que du côté allemand c'est une défaite.

Si les mémoires de la bataille dans l'entre-deux-guerres vont être marquées dans les deux pays, comme celles de toute la Grande Guerre, par l'horreur de la guerre et la volonté d'éviter à tout prix qu'elle adienne à nouveau, la mémoire française sera donc inévitablement plus pacifiste, alors que l'amertume de la défaite continuera de marquer la mémoire allemande de Verdun. Ce dernier aspect de la mémoire qui sera d'ailleurs fortement instrumentalisé par les nazis qui insisteront aussi sur l'abandon des soldats de Verdun par l'Empire en 1916. Enfin du côté allemand, encore plus que du côté français, l'hypermnésie de la Seconde Guerre Mondiale a fortement éclipsé la mémoire de la Première, et donc de Verdun.



Un symbole fort pour les anciens combattants des deux pays. Verdun reste pourtant LA bataille franco-allemande de la Grande Guerre, avec un affrontement exclusif et immensément meurtrier des deux armées. De plus, dans les deux pays, elle a été un traumatisme pour l'arrière (pendant le déroulement de la bataille déjà, les opinions publiques des deux camps étaient très fortement investies dans Verdun) et, surtout, pour les soldats : c'est le lieu où la guerre a été le plus vécu comme un enfer. Verdun est l'emblème de ce que les anciens combattants français comme allemands veulent éviter à tout prix de voir se renouveler : la bataille totale, où l'investissement des individus, de leurs corps et de leurs volontés est indispensable, en même temps que le poids de l'artillerie et l'universalisation du bombardement submergent les soldats, les laissant la plupart du temps aveuglés par la poussière et assourdis par le bruit, réduits à se terrer dans des trous creusés par des obus, dans l'espoir que la probabilité qu'un obus retombe exactement au même endroit soit mince.



Un enjeu décisif de l'amitié franco-allemande. C'est donc bien dans le souvenir de la bataille de Verdun que se cristallise l'horreur de la guerre, initiant ainsi des pacifismes qui ne prennent pas les mêmes formes mais qui sont la base de la réflexion pour une résolution franco-allemande du problème dont le site de Verdun est le symptôme. Les anciens combattants allemands et français se réunissent d'ailleurs en 1936 à Verdun : même si les intentions du gouvernement nazi n'étaient pas les mêmes que celles des anciens combattants pacifistes, on voit bien qu'il y a les bases d'un mouvement d'union contre la guerre. Le rapprochement franco-allemand à Verdun ne reprendra qu'en 1984 avec la poignée de main émouvante de Kohl et de Mitterrand, mais cette rencontre est bien le signe de la symbolique forte de Verdun dans la question des relations franco-allemandes, notamment à cause de l'histoire du site.

Si les mémoires de Verdun en France et en Allemagne diffèrent donc sur beaucoup de points, il est permis d'imaginer la possibilité non pas d'une conciliation de ces deux mémoires, mais de l'existence ou de **la constitution d'une troisième mémoire, franco-allemande**, qui constitue une approche encore différente du souvenir de Verdun.

Lucie Lamy

Photos : © Christian Sommer



Dossier de presse du voyage

Programme - présentations des sites visités et des intervenants - Bibliographie et filmographie sélectives

Voyage à Verdun - Dossier de presse.pdf

Document Adobe Acrobat [818.3 KB]

[Télécharger](#)

A la recherche d'une mémoire partagée avec Gerd Krumeich

A partir de la conférence-débat avec Gerd Krumeich, Gérard Domange, Juliette Roy et Frank Meyer le 7 mars 2014, modérée par Rémi Daviau et Laure Etienne. Un événement organisé par les étudiants du Master Etudes germaniques au Centre mondial de la paix de Verdun.



© Cindy Navarre



Bataille de Verdun, bataille totale.

Si la Première Guerre Mondiale n'est pas pour Gerd Krumeich une guerre totale, puisqu'elle a fort peu touché les civils, la bataille de Verdun, elle, peut être considérée comme une bataille totale. À Verdun, c'est la guerre qui règne. À la différence de la bataille de la Somme, l'investissement des soldats y est encore très grand : il y a un investissement tout à la fois technique, avec l'importance de l'artillerie, et physique et moral de la part des soldats. En effet, à la différence de la bataille de la Somme où le bombardement était généralisé et où il ne s'agissait pour les hommes plus que de tenir le plus longtemps possible, la bataille de Verdun est marquée par de nombreux changements de position, des attaques et des moments où l'on doit se défendre, des prises et reprises de villages. Ainsi, malgré l'impact nouveau de l'artillerie, l'investissement des soldats qui sont plongés dans

cette situation absurde est plus que jamais sollicité.

Le mémoire de Falkenhayn.

La bataille est extrêmement meurtrière puisqu'elle fait en tout 300 000 morts, et d'innombrables blessés. Elle est aussi la bataille la plus longue de la guerre, de février à décembre 1916. On peut se demander si une telle situation avait été voulue et prévue. Pour répondre à cette question, les historiographies allemande et française se sont longtemps appuyées sur le mémoire de Falkenhayn, le général allemand qui avait dirigé l'attaque de Verdun, dit "Mémoire de Noël", que Falkenhayn a publié en 1919 dans ses mémoires. Il s'agit d'un communiqué qu'il dit avoir remis au gouvernement et qui annonce que l'attaque de Verdun n'a pas pour but sa prise mais de "saigner à blanc" l'armée française, qui ne lâcherait pas cette place forte et la défendrait jusqu'à n'avoir plus d'hommes.

L'authenticité de ce mémoire a toujours été mise en doute, étant donné qu'on n'en a retrouvé aucune trace dans des archives, les autres généraux allemands ayant commandé à Verdun ont d'ailleurs démenti les dires de Falkenhayn dès les années 1920 : le but de la bataille avait bien été pour eux de prendre Verdun. Dans son livre publié en 2013, *Verdun*, l'historien Paul Jankowsky montre que ce fameux mémoire est un faux, qu'il est en réalité une légitimation a posteriori d'un plan lamentablement échoué.

La patrie française rassemblée à Verdun.

L'historien Antoine Prost a en outre fait remarquer qu'il y a un fort anachronisme dans l'affirmation de Falkenhayn selon laquelle Verdun était une place à défendre à tout prix pour les Français : le fort de Douaumont avait été déséquipé au début de la guerre, Verdun n'apparaissant plus comme la place la plus stratégique à défendre à tout prix. Ainsi le mythe de Verdun n'est né qu'avec la bataille : avant février 1916, cet endroit n'était pas considéré comme un symbole.

La classe politique, qui cherchait à raviver l'esprit de l'Union Sacrée, s'est emparée de cette occasion et l'attaque de Verdun par les troupes allemandes a été érigée en symbole du thème de la patrie en danger, faisant de cette place forte le lieu emblématique du rassemblement patriotique.

"Ils ne passeront pas, on les aura.", dira Pétain dans son discours du 8 Avril, qui concrétisera cet idéal de la nation rassemblée face à l'ennemi en créant la Noria (le système de remplacement perpétuel des troupes qui a fait que la presque totalité de l'armée française a connu Verdun, contrairement à l'armée allemande). C'est donc la construction rhétorique autour de Verdun qui est à l'origine de l'attachement fort de l'opinion publique française à Verdun.



Saigner la France.

Il serait faux de croire que la théorie de la saignée de la France avait été inventée de toute pièce par Falkenhayn, car elle s'inscrivait dans des considérations populaires à l'époque en Allemagne : la France était vue comme une nation vieillie, qui n'avait plus de force, dont la population ne s'accroissait plus, elle fuyait face au plan Schlieffen, presque sans résistance. Il y avait donc l'idée bien ancrée que la France allait perdre son sang, stéréotype auquel la presse eut recours au moment où l'attaque a échoué : l'argumentaire du mémoire de Falkenhayn n'a donc pas été forgé de toute pièce.

Le soldat allemand face à Verdun et la question de la mémoire.

La question de l'expérience des combattants allemands à Verdun est essentielle pour la question de la mémoire qui va suivre cette bataille, et qui sera largement influencée, naturellement, par celle des anciens combattants. À la différence du soldat français qui défend son sol, le soldat allemand n'est pas porté par l'idée d'un **sens** de cette bataille, il est abandonné à l'absurdité de la guerre.



Les camarades du front, trahis par la nation.

Dans *Erziehung vor Verdun* (1935), l'écrivain Arnold Zweig décrit comment le soldat allemand à Verdun se sent abandonné par son pays et ses supérieurs. Il ne lui reste alors que l'interaction avec ses camarades au front, si bien que se créent des liens très forts entre les soldats, qui donnent lieu à la création du mythe d'une camaraderie idéalisée à Verdun, en réaction au "coup de poignard dans le dos" de l'arrière qui abandonne ses soldats. Cette logique d'opposition entre le simple soldat glorifié et le

Reich traître de Guillaume II est reprise dans l'entre-deux-guerres par les idéologies ultranationalistes.

Les monuments aux morts érigés sont donc instrumentalisés par des idéologies politiques, où la camaraderie au front est presque érigée en but de guerre, instrumentalisant ainsi l'expérience vécue de la guerre.

Dans ce sens, Verdun est un lieu de mémoire pour les anciens combattants allemands de l'entre-deux-guerres. En France, cette mémoire ne transcende pas leur cercle. En 1936, les anciens combattants allemands et français se réunissent à Verdun pour une cérémonie de commémoration où Verdun est présenté comme expérience indépassable et qui témoigne du désir d'éviter toute guerre à l'avenir. Les volontés des anciens combattants allemands et français paraissent donc unies autour de l'idée de paix, même si l'on peut supposer que du côté allemand se venger tout d'abord du traité de la défaite cuisante apparaît comme la condition de possibilité d'une paix durable.

C'est en tout cas l'instrumentalisation qu'en fait Hitler qui se montre solidaire des anciens combattants en leur portant une attention à laquelle ils n'ont pas eu le droit sous la République de Weimar, notamment aux gueules cassées. Si Hitler a tenté de les séduire en leur promettant que le soldat allemand retrouverait son honneur sous le IIIème Reich et en présentant la guerre comme une revanche nécessaire, notamment sur Verdun, on ne peut toutefois pas dire qu'il l'ait érigé en lieu de mémoire puisqu'il ne s'est lui-même pas rendu à Verdun au moment de sa prise par les Allemands en 1940.



Le souvenir franco-allemand.

Verdun, du côté français, a été immédiatement, et de manière évidente, un lieu de mémoire, et continue à l'être après 1945. Ce lieu représente naturellement, après l'expérience d'une guerre qui avait engendré une désunion profonde, la conscience d'être une nation unie. Mais ces commémorations se font sans les Allemands : lorsqu'Adenauer souhaite s'associer aux commémorations qui ont lieu à Verdun en 1956, cela

lui sera refusé par De Gaulle. Il faut attendre 1984 pour qu'une commémoration franco-allemande puisse à nouveau avoir lieu à Verdun, avec la rencontre de François Mitterrand et Helmut Kohl.

À partir de ce moment la logique de commémoration franco-allemande a été amorcée : en 1996, deux mille enfants allemands et français ont été rassemblés à Verdun, puis en 2009 les drapeaux allemand et européen ont été hissés par des troupes franco-allemandes au sommet du fort de Douaumont (occupé par les troupes allemandes durant huit mois en 1916 et au sein duquel se trouve une nécropole allemande). Le prochain combat pour Gerd Krumeich serait de mettre une plaque sur l'ossuaire de Douaumont pour indiquer la présence des ossements de 70 000 soldats allemands dans cette sépulture.

La commémoration internationale à Verdun : décryptage d'une iconographie symbolique

On le sait : les images ont un impact sur les représentations mentales. Du fait de leur fort pouvoir symbolique, elles font partie intégrante de la communication politique. Les images contribuent de manière décisive à la construction de la mémoire d'un événement.

Nous avons sélectionné quatre images relevant de l'iconographie politique, qui renvoient à des événements commémoratifs franco-allemands à Verdun. Dans quelle mesure s'inscrivent-elles dans la mémoire de la bataille, quel sens donnent-elles aux commémorations et a fortiori à la mémoire de cet événement ?

Pour ne pas réduire la mémoire à une problématique bilatérale, strictement franco-allemande, nous avons intégré une cinquième image portant sur l'inauguration du mémorial aux soldats musulmans à Verdun célébrée par Jacques Chirac et Dalil Boubakeur.



22 septembre 1984.

Devant un catafalque décoré des couleurs françaises et allemandes érigé à l'entrée de l'ossuaire de Douaumont, près de Verdun, le Président de la République François Mitterrand et le chancelier fédéral allemand Helmut Kohl se tiennent la main, en signe de réconciliation.

Tous deux se recueillent d'abord côte à côte, observés par la foule en retrait, pendant que retentit l'hymne national allemand. Puis, tandis que le silence se fait, Kohl tourne son regard

vers Mitterrand, qui lui souffle alors quelques mots et lui tend doucement sa main. Le chancelier s'en empare en une franche poignée, et l'on devine l'émotion de l'instant sur son visage, alors que l'orchestre entame les premières notes de La Marseillaise.

Cette poignée de main symbolique, dont l'image continue de marquer les esprits, intervient pendant la soixante-dixième cérémonie de commémoration aux morts de la Première Guerre mondiale, qui s'inscrit elle-même dans un contexte spécifique : après de fortes tensions franco-allemandes au début des années quatre-vingt concernant des réformes économiques à entreprendre pour sortir de la crise, 1984 marque un nouveau rapprochement diplomatique franco-allemand emmené par le couple Kohl-Mitterrand. Cette nouvelle phase de la construction européenne donnera notamment le jour au projet d'Acte unique européen l'année suivante.

elw

12 juillet 1936.

Devant le Monument aux Morts de Verdun, trois vétérans allemands adressent le salut nazi, imités par leurs camarades (sur la gauche de l'image) et le capitaine Brandt, héros du fort de Douaumont, tandis que leurs homologues français (sur la droite de l'image), emmenés par le général Rivière, adressent le salut traditionnel.



© BNF

Rassemblés en carré militaire, les anciens combattants se recueillent sous le regard de quelques badauds, tandis que le porte-drapeau allemand lève les couleurs nazies. Pris en plongée depuis le monument, le cliché capture l'ensemble de la scène, mais le regard est accaparé par le drapeau, dont la présence à Verdun, tant aujourd'hui qu'à l'époque, peut sembler incongrue. Organisée par des vétérans français et suivie d'une veillée à l'ossuaire de Douaumont, la cérémonie rassemble près de quinze mille anciens combattants de diverses nationalités autour du "serment pour la paix", qu'ils jurent de préserver, vingt ans après la bataille de Verdun. Cette commémoration intervient quatre mois seulement après la remilitarisation de la Ruhr.

elw

13 novembre 2009.

Pour la première fois, le drapeau Noir-Rouge-Or flotte sur le fort de Douaumont où reposent les corps de 600 soldats allemands morts au cours de la bataille de Verdun. Mais il n'est pas seul, le drapeau européen l'accompagne sur la fortification. Bien entendu, cela donne lieu à une cérémonie, mais rien de l'envergure d'une visite de chef d'Etat. Elus et militaires ainsi que quelques scolaires sont présents au pied du fort, mais en nombre relativement restreint, devant les trois drapeaux hissés simultanément. Pour cette cérémonie particulière, ce sont des soldats de la brigade franco-allemande, elle-même membre du Corps européen, qui ont été chargés de hisser les drapeaux.

Le lever des couleurs, ou hissage du drapeau, est un rituel militaire international qui se plie à certaines règles bien définies, notamment celle de

la formation en carré, suivie également par les civils. Cependant, ce sont les militaires qui occupent la position centrale du dispositif, omniprésents dans les images ci-dessous. La plongée sur la première photo et la contre-plongée sur la deuxième produisent un effet de gravité, de solennité et d'humilité, accentué par l'omniprésence et la position centrale des militaires. Le spectateur est dominé sous les valeurs partagées par l'Allemagne et la France au sein de l'Europe, symbolisées par les drapeaux qui de ce fait prennent un caractère sacré. Cela dit, ces drapeaux ont fait l'objet de disparitions inexplicables ; et bien qu'exceptionnels, ces faits divers ont soulevé quelques polémiques locales non dénuées de patriotisme voire de nationalisme.

Rda

© Mission histoire du conseil général de la Meuse, Juliette Roy



9 février 2014.

Dans la crypte de l'Ossuaire de Douaumont, surplombant un parterre de 150 personnes venues de France et d'Allemagne, les drapeaux allemand et français se tiennent côte à côte. C'est la première fois que les couleurs allemandes apparaissent dans ce haut lieu de la mémoire de la bataille de Verdun. La raison ? Une plaque ornée du nom du soldat allemand – une première également – Peter Freundl est inaugurée, en même temps que celle dédiée au soldat français Victor Manassy, dans l'édifice qui abrite les ossements de plus 130 000 hommes des deux pays.



© Frank Lallemand

La cérémonie est modeste, et la mise en scène classique. Formation en carré de mise, et drapeaux à l'honneur. Le choix de l'emplacement des plaques n'est pas le fruit d'un hasard. Elles occupent la cime de la voûte, visibles par tous et dominant ainsi l'assemblée. Pour autant, personne ne se tient directement dessous. Tous lèvent les yeux au moment où les drapeaux se décrochent pour dévoiler les plaques. Le timing est parfait, à un détail prêt. En effet, alors que le drapeau français se détache, conformément au déroulé, le drapeau allemand, lui, ne bouge pas. Anecdote qui alimente l'éternelle polémique sur la présence des couleurs allemandes à Verdun.

rda



Source : AFP

25 juin 2006.

Sur le site de la nécropole de Douaumont, aux côtés de milliers de sépultures, le Président de la République Jacques Chirac et le recteur de la Grande Mosquée de Paris Dalil Boubakeur inaugurent ensemble, au cours des cérémonies du 90ème anniversaire de la bataille de Verdun, le mémorial aux combattants musulmans de la Première Guerre mondiale. Cet événement se déroule dans un contexte de débats en France autour de la loi sur le "rôle positif" qu'a joué la colonisation, qui découle elle-même de l'apparition

dans l'espace public au début des années 2000 des mémoires de l'effort combattant des colonies et de la décolonisation, occultées pendant presque quarante ans.

L'image est sans appel. Face à un Jacques Chirac souriant, enthousiaste, penché vers l'avant et les deux mains tendues, se trouve un Dalil Boubakeur plutôt distant, bien plus sobre et moins amical, et dont le geste n'est pas aussi accueillant que celui de son vis-à-vis. Bien que l'image semble avoir été captée avant le geste définitif, l'intention du photographe est évidente : ici, devant une gerbe bleu-blanc-rouge au pied d'une stèle aux inscriptions arabes ("ici repose en paix"), s'opposent symboliquement une France qui cherche à construire une mémoire décomplexée et un monde musulman en demande de reconnaissance.

rda

L'Algérie et la Première Guerre mondiale

Deux étudiantes algériennes de notre groupe évoquent l'implication trop souvent oubliée de leur pays dans cette guerre. Un appel à sortir ces soldats de l'oubli !



source : Le Courrier de l'Atlas

Dans le cadre de la célébration du centenaire de la guerre 1914-1918, François Hollande aux côtés de Dalil Boubakeur rend hommage aux soldats maghrébins et africains de confession musulmane en inaugurant en février 2014 à la Grande Mosquée de Paris, un mémorial aux soldats musulmans. Le choix de ce lieu est très significatif, lorsqu'on sait que la mosquée elle-même a été érigée afin d'honorer le courage de ces mêmes soldats, morts pour défendre le drapeau français. Le Président de la République déclare que cet hommage s'adresse aux descendants auxquels il exprime toute sa gratitude.

Bombardements en Algérie

Un jour après la déclaration de guerre à la France, Philippeville et Bonne, deux villes de l'est algérien sont bombardées par des croiseurs allemands. L'Algérie fut donc le point de départ de ce conflit franco-allemand qui va durer longtemps. Suite à ces attaques, la France use de tous les stratagèmes possibles pour envoyer des troupes indigènes au feu.

Pour pallier son déficit en hommes, la France vient puiser un nombre important de ses soldats dans ses colonies : au Maghreb et en Afrique noire. «De toutes les colonies françaises, l'Algérie fut avec l'AOF, celle qui fournit le plus de ressources matérielles et humaines à la France engagée dans la Grande Guerre», en effet au cours du conflit, entre les appelés, qui se sont pliés à la conscription instituée en 1912, et les engagés (des notables musulmans pour la majorité), environ 173000 soldats «indigènes» ont été mobilisés.



Qu'ils soient Zouaves, Spahis ou tirailleurs, appelés aussi Turcos, les Algériens ont combattu du début à la fin du conflit, bien souvent en première ligne. Souffrant de l'isolement, paralysés par le froid et en dépit de leur manque d'instruction militaire, ils ont défendu un pays qui n'était pas le leur.

Charles-Robert Ageron précise qu'«en 1918 plus du tiers de la population musulmane indigène masculine de 20 à 40 ans se trouvait en France, soit à titre militaire, soit comme travailleurs volontaires ou requis » ; cela signifie qu'en plus de l'apport militaire à la guerre, l'Algérie a été une source considérable de main-d'œuvre et de produits agricoles, ce qui n'est pas resté sans conséquences pour son économie et sa population, on parle par exemple de la famine de 1917-1918 qui a fait un grand nombre de victimes.

Une guerre sans mémoire

Nous avons été frappées par le fait que les récits et les témoignages sur la Première Guerre Mondiale abondent dans les rayons des bibliothèques, mais qu'on ne trouve, hélas, pas grand-chose sur l'implication des Algériens. Pourquoi cette guerre est-elle donc si absente de la mémoire ?

Le peu de récits de guerre qui ont existé ont été transmis par tradition orale et ont été altérés par le temps et l'oubli. En outre, à cause de l'illettrisme de ces jeunes paysans transformés en soldats du jour au lendemain, on ne retrouve que peu de lettres d'Algériens à leurs familles, contrairement aux poilus français pour qui l'écriture faisait partie du quotidien au front.

Commémorer, lutter contre l'amnésie des uns et des autres, tirer de l'oubli les 25 711 morts, de ces disparus, et de ces mutilés reste certes un devoir. Mais évoquer cette page commune de l'histoire de nos deux pays, est d'autant plus important pour l'Algérie d'aujourd'hui, qui a tellement besoin de se connaître et de se reconstituer...

Un siècle est passé, il est grand temps d'en parler !

sol et dia

La guerre en kabyle

Traduction de la chanson "Martin" de Si Moh

Il y a plusieurs manières de rendre justice à ces hommes, et l'art a cette force incroyable de dire les choses.

Le chanteur-auteur-compositeur kabyle Si Moh, chante «Martin» en hommage aux hommes comme aux bêtes de cette guerre, chanson qu'il a écrite, dit-il, suite à une rencontre durant ses jeunes années de lycée avec un vieillard ayant vécu et partagé l'enfer de la guerre de 14 avec Martin, son cheval.

http://www.dailymotion.com/video/xp1u4m_si-moh-martin_music

Deg utrañci daxel n waluđ

Au milieu de la boue des tranchées

Irkasen ttqacir leksen

En chaussures et chaussettes mouillées

Asemmiđ lehwa d lexyuđ

Il pleut des cordes, et il fait tellement froid

Ula i xdemn iqeffazen

A quoi servent les godillots?

M ara tnaqelđ ad telđuđ

Lorsqu'on se déplaçait

Ad treakđeđ (ye) f (w) id yemmuten

On piétinait les cadavres

Lbumbat yelbent rřud

Les bombes nous impressionnaient bien plus que le tonnerre,

Tin yeylin tayeđ attayen

Lorsqu'une bombe éclatait, une autre suivait

Şşut n lbumbat d ayilif

Le bruit nous était insupportable

Teřerđeđ tebređ terēeđ

Une explosion, un éclair, un tonnerre

Qlil wi mneen ur yezlif

Peu s'en sortaient indemnes

Bum bum ta deffir tayeđ

Boum boum, un fracas après l'autre

Ass-en iđul mazal yenşif

A peine entamée, la journée paraissait sans fin

Tameddit tugi ad taweđ

L'arrivée du soir ne semblait que peu probable

Lbaga mazal tt-neřřif

Nos soldes à peine versées

Bermesyun wiss ma s-naweđ

On ignorait si l'on survivrait jusqu'à la prochaine permission

Nedder di ğahennama

Nous vivons un enfer

Lğennet neğğa-tt deffir

Laissant le paradis derrière

Teřterđiq si mkul tama

Voilà que ça éclate de tout côté

Kul ğih rřşaş yettşeffir

Et de partout, on entend les balles siffler

Yef lmetrayuz nemħama

On se protège mutuellement de la mitrailleuse

wa ijebed wa yeddiggir

Lorsque l'un tire, l'autre pousse

Rřřen s yidim yeħma

Ses rênes tachées par le sang

Martin yejreħ deg cenfir

Martin s'est fait mal à la lèvre

Refrain :

Di lgerra-nni n rbeřac

Durant cette fameuse Guerre de Quatorze

nekk d Martin nemwalaf

Martin et moi avons sympathisé

Nečča akken

Ensemble on mangeait

Neswa akken

Ensemble on buvait

Nuyal amzun d atmaten

On est presque devenu des frères

Nmenç-as i Grosse Bertha

On échappait de peu aux coups de la Grosse Bertha

S lbumbat mi y-d-tessusuf

Qui nous crachait dessus avec ses bombes et son feu

La la la la.....

Lbecna di tmuzziḍin

Je gardais le foin dans les musettes en bandoulière

D uxbiz n uyrum berriken

Et le pain noir et la galette aussi

Wa deffir wa am tweḍfin

On se mettait comme des fourmis en file indienne

Rasyun mi y-t-id ttaken

Quand on nous distribuait nos rations quotidiennes

D Rhum čuren-ay tibliwin

On nous remplissait nos gourdes de Rhum

S Rhum i y-sseḥmayen

Pour se réchauffer, on n'avait que le Rhum

S lbeqq ikurden tilkin

Termites, puces et poux faisaient partie de notre quotidien

Taguni d iyerdayen

Et nous dormions avec les rats

Hedderey-as yef Bu LeḤ yun

De "Bu LeḤyun" (1), ô combien je lui ai parlé

yas ur di yefhim ihess

Sans jamais rien comprendre, Martin écoutait

Nebḍa taxbizi u weyrum

On se partageait jusqu'au plus petit morceau de pain,

Nečča deg yiwen n usegres

On mangeait dans la même gamelle

Kul sbaḥ lilitra n Rhum

Un litre de Rhum tous les matins

Martin ad ttebḍu-y yid-s

On se l'ingurgitait Martin et moi

Di sin akken ad ay sseḥmu-n

Rien de tel que le Rhum contre le froid

Akken ibyu uṣemmiḍ yeqqes

Si intense et hostile qu'il soit

Ayah Martin-agi d aserdun

Pour tout vous dire, Martin n'est autre qu'un cheval

zgiy qqarey-as hiiii

Je lui murmurais toujours Hiii

(1) Surnom d'un camarade, littéralement "qui a de grands sourcils"

Titre : Martin

Texte, musique et interprétation : Si Moh

Album : Tamuḥli (regards) 2010

Genre : musique du monde (kabyle)

Traduction réalisée par dia, sol et jhb

Sur le vif

[Gérard Domange : Portrait d'un passionné d'histoire](#)

[Où l'on apprend à se connaître](#)

[De l'importance des lieux de mémoire : les avis des étudiants divergent](#)



Domage de guerre, Domange de paix

C'est bien simple : s'il n'avait pas été là, il n'y aurait pas eu de voyage à Verdun. Monsieur Domange ne fut pas seulement le guide passionné et attentif à chaque question qui nous raconta Verdun, du partage de l'empire carolingien à la naissance de la dragée, avant d'en arriver aux événements de 1916. Il fut aussi d'une aide précieuse et d'une disponibilité à toute épreuve dans la préparation du voyage, qu'il s'agisse de porter notre collaboration avec le CMP ou de nous dénicher un endroit agréable pour déjeuner. C'est de tout cela que nous souhaitons le remercier ici, à travers ce portrait.



Un "produit de l'école républicaine". Pour Gérard Domange, agrégé d'histoire, travailler au Centre Mondial de la Paix (CMP) était la consécration d'un rêve. Né dans le nord de la Meuse, il intègre l'École Normale après l'équivalent du collège. Plusieurs choses l'ont amené à s'intéresser à l'histoire : ses parents écoutaient des émissions à caractère historique à la radio, et dans les années 1960, alors qu'il est en poste dans un petit lycée (son premier poste!), il fait la connaissance d'un collègue passionné d'histoire et de géographie, qui l'incite à poursuivre ses études à Nancy. Gérard Domange se considère comme un « produit de l'école républicaine » et il éprouve une grande reconnaissance envers ses parents, qui lui ont permis de faire des études au lieu de travailler à la ferme.

Les classes internationales de paix. Gérard Domange est rapidement repéré par l'inspection qui lui propose de créer un service éducatif au Centre Mondial de la Paix. Il fait ainsi son entrée dans le monde scientifique, développe ses contacts avec des universitaires, des journalistes.... De nouvelles perspectives s'ouvrent à lui. Il travaille pour le CMP pendant 14 ans, de 1992 à 2006, et participe à la création des « classes Genevoix ».



Il y développe également le concept des classes d'été, à Verdun : des rencontres entre jeunes issus de pays en guerre où les communautés s'affrontent, des jeunes habités par la haine de l'autre, qu'il tente de rapprocher. Il en ressort profondément marqué, notamment par les récits de ces jeunes sur leurs conditions de vie. Il se souvient par exemple d'une classe d'été entre Palestiniens et Israéliens pendant laquelle, à la nécropole, deux jeunes Palestiniens se sont agenouillés pour prier. De manière générale, les groupes scolaires que Gérard Domange accompagnait étaient agités en début de journée, les élèves d'humeur chahuteuse - mais au fil des visites, les visages se fermaient, les bavardages cessaient. Peu à peu, ils réalisaient... L'intérêt grandissait alors pour ce que leur racontait leur guide, ce qui ne manquait pas, à chaque fois, de le frapper et de l'émouvoir.

De nombreux contacts avec l'Allemagne. En dépit de quelques difficultés avec la langue de Goethe, Gérard Domange cultive son lien avec l'Allemagne. Parce que son père gardait un souvenir relativement bon de sa captivité pendant la Seconde Guerre mondiale, il est même retourné avec lui sur les lieux. Aujourd'hui il entretient de nombreux contacts avec l'Allemagne grâce à son épouse, germaniste, ce qui lui a permis de développer son intérêt pour ce pays, son histoire, ses populations. Sa mission : favoriser l'émergence d'une vision franco-allemande de la Première Guerre mondiale. C'est pour cela qu'il fait venir des conférenciers et des élèves allemands. Quand il a commencé à travailler à Verdun, la vision de la bataille était patriotique, franco-française. A l'époque, c'était plus une « histoire-bataille ». Dans les années 1980, on en vient à une vision plus humaine de la bataille, qui prend en compte les conditions de vie des combattants. Mais c'est seulement dans les années 1990 que se développe une vision franco-allemande.



Vers un lieu de mémoire franco-allemand. Le Centenaire est l'occasion de montrer que les citoyens, les communes, les familles se sont appropriés la bataille de Verdun : l'histoire familiale rejoint enfin la Grande Histoire. "Ce qui intéresse les gens, c'est de savoir comment les soldats ont pu survivre dans des conditions aussi terribles". Or pour Gérard Domange, Verdun deviendra vraiment un lieu de mémoire franco-allemand quand on en retiendra ce qui peut être partagé par les deux pays. Mettre l'accent sur la survie des combattants peut rapprocher les mémoires : beaucoup de choses sont similaires dans leur comportement, leurs motivations, leurs mutineries... Il est toujours aussi nécessaire de réfléchir sur l'horreur de la guerre, mais aussi sur son inutilité. Gérard Domange espère donc que le futur Mémorial de Verdun arrivera à rendre le champ de bataille encore plus intéressant, afin qu'il témoigne des avancées de la recherche sur la bataille de Verdun et qu'il présente une perspective franco-allemande de la Grande Guerre.

Retraité, mais actif ! Aujourd'hui, Gérard Domange a choisi de consacrer la majeure partie de son temps à sa famille. Cela ne l'empêche pas d'être actif : il vient notamment de rédiger une critique de l'ouvrage de Paul Jankovsky *Verdun* (dernier paru de la collection "Les journées qui ont fait la France") dont il pense le plus grand bien, qui sera publiée à l'automne 2014 dans la revue Vingtième Siècle.

Lorsqu'il repense à ses années au CMP, un souvenir le touche particulièrement : celui de l'inauguration de la première « classe Genevoix ». Ces classes invitent les participants à découvrir le site des Eparges à travers l'ouvrage *Ceux de 14* de Maurice Genevoix et à « marcher dans ses pas », retraçant ainsi la bataille. A cette occasion, l'épouse de l'écrivain et ses enfants étaient présents pour faire le parcours. C'est sans doute le plus beau souvenir qu'a Gérard Domange de cette mémoire « dense et pudique » qu'il aime tant transmettre.

cin, jug, lau

Photos : Marion Guibourgeau, Cindy Navarre, Laure Etienne

Rencontre(s)

En plus d'être l'occasion d'approfondir notre travail sur la mémoire, ce voyage à Verdun fut aussi et surtout le temps fort de l'association Pierre Bertaux de cette année, qui renoue ainsi avec son but premier : mettre en relation les diplômés du département d'Etudes Germaniques de la Sorbonne Nouvelle entre eux, et avec les étudiants actuels.

Il a suffi de rapides présentations ensommeillées devant la gare d'Austerlitz au petit matin, pour que le courant passe entre les étudiants du master d'études germaniques et les anciens du département et du DAAD. Très vite les groupes se mélangent, les étudiants s'intéressent aux parcours variés des anciens : "Et toi, tu travailles sur quoi ?" demande une étudiante à l'un des anciens. "Sur le stress chez les sportifs." Il n'y en avait donc pas que pour le franco-allemand !



La présence de trois journalistes radio, anciennes du Master journalisme, armées de leurs micros duveteux, a notamment contribué à cette ambiance conviviale : leurs nombreuses questions ont donné lieu à beaucoup de discussions et de débats, animant des conversations aussi bien sur le souvenir familial de la guerre que sur la valeur d'une telle commémoration. Mais le ton n'était pas toujours aussi sérieux et des liens se sont tissés hors du champ de leurs reportages: "Eve ! Tu ne veux pas venir discuter avec nous au lieu de manger toute seule ? Sylvain nous apprend à gérer le stress !" lance Marion. "Le problème, c'est que si je me rapproche, j'aurais envie de vous enregistrer, et si je branche mon micro, je ne pourrai plus manger..." "Allez, viens, promis, on ne dira rien d'intéressant !".



Le dîner au restaurant à la fin de la première journée a achevé de renforcer les liens entre tous les participants aux âges et aux activités si différentes et, au terme du voyage, on n'aurait plus su distinguer les deux groupes. De ce point de vue, le voyage d'étude a aussi été une occasion de donner plus de vie et de réalité au réseau des anciens.

Lul & Lin

Photos : Juliette Gramaglia

Où l'on exprime son point de vue personnel

Nous sommes donc allés à Verdun, on le saura. Au fond, quoi de plus logique lorsque l'on travaille sur la mémoire de la Première Guerre mondiale ? Dans l'enthousiasme du voyage, des rencontres, de la concrétisation de cet événement que nous préparions de longue date, nous étions tous curieux de partir enfin à la découverte de ces sites aux noms si souvent évoqués. Mais sur le chemin du retour déjà, à peine l'effervescence retombée, une question a commencé à nous tarauder : y avait-il un réel intérêt pédagogique à aller à Verdun ? Qu'étions-nous partis chercher là-bas ? Et qu'y avons-nous trouvé ?

Verdun mon amour

**1916, Première Guerre mondiale.
Verdun, un champ de bataille,
une boucherie.**

**2014, centenaire de la Première Guerre mondiale.
Verdun, un lieu de mémoire,
un lieu de recueil.**



Le 7 et 8 mars notre groupe de Master, la promotion Laurent Réguer y a passé un week-end dans le cadre d'un voyage d'étude. Ceci pour visiter les différents sites de la guerre. On a pu découvrir et réaliser ce qu'était «Verdun after the war ». Les visites étaient riches en explications et ce grâce aux deux professeurs, M. Gérard Domange et M. Gerd Krumeich, qui nous ont accompagnés et guidés tout au long de ces deux journées. Hormis l'aspect pédagogique, ce voyage a réveillé en chacun de nous des réactions diverses et variées.



La ville où il y a plus de morts que de vivants.

Heureusement qu'il y avait ce grand soleil, parce que oui on est tous conscients qu'il ne s'agissait pas d'un voyage d'agrément, mais disons que l'atmosphère devenait de plus en plus macabre, au fur et à mesure qu'on avançait. Je me suis permise de rebaptiser Verdun : « La ville où il y a plus de morts que de vivants ».

L'ossuaire: des croix à perte de vue, on est arrivés un peu fatigués par le voyage mais curieux, une curiosité un peu morbide à mon goût. Tous les cours d'histoire du collège étaient là, sous nos yeux, les soldats dont on nous avait tant parlé, ils étaient là, enterrés sous nos pieds. Quelques-uns reposent là, d'autres pas vraiment : leurs ossements sont en vrac, boches et poilus dans le sous-sol de l'ossuaire, on pouvait les observer à travers de petits hublots. Du voyeurisme ? C'était assez dérangeant.

La grande problématique de notre voyage était de savoir si Verdun pouvait être considéré comme un lieu de mémoire franco-allemand. Cette question suscite toujours la polémique, 100 ans plus tard, cette guerre arrive toujours à agiter les gens.

Je ne suis ni Française ni Allemande

Je ne suis ni française ni allemande et pourtant cela ne m'a pas empêchée de rendre hommage aux soldats morts, en discutant avec quelques camarades, j'ai réalisé que l'absurdité de la guerre et des hommes revenait sans arrêt dans leurs propos.

Extrêmement impressionnantes, ces croix, il y en avait partout, on n'en voyait pas la fin, il y en avait trop, oui, trop d'hommes sont morts. On s'est recueilli, puis on a fini par se balader, certains s'amusaient à chercher des tombes avec leurs noms de famille... Puis pour chasser ce sentiment de culpabilité injustifié qui flottait dans l'air, d'autres cherchaient les noms de leurs villes ou pays dans la liste de noms sculptés sur l'ossuaire pour voir s'ils avaient participé à son financement.

A l'intérieur de l'ossuaire : le froid, comme une immense morgue dans laquelle reposent 130 000 soldats inconnus. Je n'y suis pas resté longtemps, des morts, encore.



Après l'ossuaire on a eu le plaisir de se rendre au Fort de Douaumont, les explications de M. Gerd Krumeich étaient passionnantes mais aussi très passionnées, il s'agissait d'un fort allemand... on était dans une sorte de caserne militaire, les allemands s'y abritaient pour se protéger des bombardements ennemis.



A quand le t-shirt "I love Verdun"?

Les soldats allemands y ont vécu, dormi, mangé et surtout combattu. Il y avait 3 à 4 fois plus d'hommes que le fort ne pouvait en accueillir, les conditions de vie ou de survie plutôt étaient choquantes et déplorables mais ce n'était pas aussi surprenant que la boutique de souvenirs à l'entrée du Fort. Souhaiteriez-vous un petit souvenir à emporter, pour garder en mémoire les atrocités de la guerre ? Est ce qu'on veut vraiment un souvenir de l'endroit où des milliers de soldats sont morts dans d'atroces circonstances ? On n'était pas loin du tee-shirt "I love Verdun" c'était assez maladroit.

Le fort, des briques, des pierres, beaucoup d'humidité, des stalactites au plafond qui lâchaient de l'eau sur les visiteurs, on savait un peu à quoi s'attendre, mais une fois à l'intérieur, on réalise, on voit, on touche les murs humides, on glisse, on respire l'air étouffant, on baisse la tête pour se faufiler dans les couloirs. On a même visité la salle spéciale de « décontamination », où les soldats étaient débarrassés de la vermine... M. Krumeich s'amusait à taper avec sa canne contre les murs et au plafond pour donner une idée du monstrueux tapage. Puis revenait sans cesse une question évidente mais qui nous brûlait tout de même les lèvres : Comment ? Comment vivaient-ils dans ces conditions ?

Contente d'être née après tout ça

On pense: à la guerre comme à la guerre... on était six pieds sous terre, on découvrait, et pour ma part j'étais bien contente d'être née bien après tout ça.

Le clou du spectacle était sûrement ce cimetière au sein même du fort, résultant du bombardement qui avait fait 800 morts. 800 cadavres qui ne pouvaient être enterrés dignement à l'extérieur parce qu'il était trop dangereux de quitter le fort, ils avaient fini par entasser les dépouilles les unes sur les autres, au fond d'une salle puis de bâtir une sorte de mur pour créer une frontière entre les corps en décomposition, les odeurs d'organes pourris, les verres et insectes qui s'incrustaient dans les cadavres et eux. Parce que les soldats devaient effectivement faire abstraction de tout ça pour continuer à combattre et essayer de survivre.



Dans le fort de Douaumont, le silence était considéré comme plus terrifiant que le vacarme des bombardements : le bruit annonçait un mouvement et permettait aux soldats de suivre les déplacements extérieurs. Le silence, lui, ne laissait rien deviner...

Ckh

Photos : Cindy Navarre et Marion Guibourgeau

Vauquois : une leçon d'histoire, des casques et beaucoup de boue (Points de vue, 2/3)

C'est notre deuxième jour à Verdun. Après le fort de Douaumont, l'Ossuaire et la conférence de Gerd Krumeich hier, nous sommes de plus en plus intrigués par cette guerre qui a traumatisé tant de générations et qui nous donne, aujourd'hui encore, matière à réflexion.

Le car s'engage sur les petits chemins perdus, entre deux grandes étendues boisées. Personne ne s'attend à ce que nous allons découvrir. Nous sommes chaleureusement accueillis devant une petite cabane par les membres de l'association œuvrant pour la protection et la promotion de Vauquois (Les amis de Vauquois et sa région). Répartis sur plusieurs petits groupes, nous partons à la découverte de ce site, dont, pour la plupart, nous ignorions l'importance.



La guerre des mines.

Le village de Vauquois est pris par les Allemands en septembre 1914, qui s'installent au sommet de la butte de Vauquois, un point d'observation qui offre une vue stratégique sur toute la région. Les Français tentent sans succès de reprendre la butte fin octobre 1914 et installent alors un front en bas du versant méridional. Un deuxième assaut, plus fructueux mais très meurtrier, a lieu en 1915 et permet aux Français d'atteindre le sommet, où ils ne parviennent cependant pas à s'imposer. Débute alors la guerre des mines : chaque camp creuse toujours plus profondément dans la butte pour créer des galeries, et faire exploser celles de l'adversaire. La guerre des mines ne cessera qu'en 1918 suite à une victoire française. Précisions historiques en tête, nous nous dirigeons vers le versant nord de la butte, côté allemand.



La gadoue.

Nous sommes bien équipés avec nos lampes torches et nos casques de chantier, mais il faut quand même baisser la tête pour entrer dans les galeries. Nous patageons dans la gadoue et il en faut peu pour que certains se retrouvent les fesses par terre. Notre guide, assisté de son petit-fils (qui semble connaître Vauquois mieux que sa poche) nous conte l'histoire des galeries tout en nous présentant les différentes « salles ».

Nous arrivons d'abord dans une « salle de repos » reconnaissable à sa table, ses chaises et surtout à ses nombreuses bouteilles de vin. Après quelques mètres, nous découvrons aussi les cuisines, les dortoirs et les chambres d'officiers. Tout est humide, boueux, obscur... Heureusement que nous avons nos lampes !

"Mais, ils sont restés là pendant trois ans ?"

Les galeries allemandes sont plus élaborées que les françaises, que nous découvrirons plus tard, sur le versant sud. Nous prenons conscience que les hommes ayant participé à cette bataille ont vécu sous terre. Encouragées par le caractère sympathique de notre guide, les questions fusent : « Mais, ils sont restés là pendant trois ans ? », « Comment faisaient-ils pour se ravitailler ? », « Qu'est-ce qui a donné l'avantage final aux Français ? »... Il y répond volontiers tout en continuant la visite. Qu'on en retienne la boue et l'humidité, la longue excursion ou les discussions avec nos guides, la butte de Vauquois restera l'un des endroits les plus marquants de notre voyage d'étude.



Ska

Photos : Cindy Navarre et Laure Etienne

Où l'on exprime son point de vue personnel (3/3)

Si l'on peut aisément déconstruire la mémoire héroïque de la prise de la Bastille, peut-on en faire autant pour la bataille de Verdun ? L'une relève en effet d'une mémoire culturelle entièrement pacifiée voire normalisée, tandis que l'autre semble, même cent ans après, renvoyer à une mémoire collective, vivante, encore sensible.

Vie et mort (?) d'un lieu de mémoire

Non, nous ne sommes pas allés à Verdun pour commémorer, ni pour nous recueillir sur les tombes des milliers de victimes de cette bataille sanglante, comme des collégiens dissipés que l'on emmène "prendre conscience des atrocités de la guerre". Non, ce que nous sommes allés voir, c'est la construction de la mémoire de la guerre : nous sommes allés voir comment on commémore à Verdun. Il est vrai qu'il nous est arrivé de l'oublier au fil de nos tribulations. Pourquoi ? Justement parce que la mise en scène est efficace. Ce n'est pas que le macabre soit surjoué ou factice. Simplement, à Douaumont par exemple, l'ambiance est au recueillement : le froid dans l'ossuaire, les croix à perte de vue, les couronnes de fleurs déposées devant la petite nécropole à l'intérieur du fort...



Certains étudiants ont été émus par ce qu'ils ont découvert, voire choqués par les explications détachées de Gerd Krumeich et le caractère déplacé des boutiques de souvenirs. D'autres, dont nous faisons partie, sont restés plus indifférents : si nous avons tous été gênés par le kitsch touristique (tomber nez à nez avec une carte postale à l'effigie de Pétain surprend toujours), force est de constater que la mémoire ne nous a pas pris à la gorge. Peut-être justement parce que nous avons été ces collégiens avides de faits concrets et reconnaissants qu'on nous *montre* ce qu'il

s'était passé plutôt que de nous asséner une multitude de dates et de noms d'offensives célèbres. Nous avons baigné dans cette mémoire dès l'école primaire : la pluie dans les tranchées, le pantalon rouge du début de la guerre, les taxis de la Marne, le Chemin des Dames, la guerre totale, la vie à l'arrière, le No man's land, le gaz moutarde... Si bien qu'une fois à Verdun, il était impossible que nous soyons submergés par l'émotion. C'est sans doute de là que nous avons tiré le recul nécessaire pour adopter un point de vue critique sur la construction mémorielle.

La mémoire à Verdun est omniprésente, elle est un combat pour les gens qui y habitent, qui se désolent de la baisse du tourisme et mettent toute leur énergie dans l'entretien et la visite des lieux de guerre. Mais elle n'est pas la même dans tous les sites.



A Douaumont, comme nous l'avons déjà évoqué, on se recueille, on rend hommage aux morts. Pourtant, la conciliation des mémoires nationales semble impossible. Les deux drapeaux, allemand et français, flottent certes sur le fort, mais les sépultures sont bien distinctes : des croix blanches pour les soldats français, noires pour les soldats allemands, une nécropole allemande à l'intérieur du fort, mais des noms uniquement français dans l'ossuaire (à une seule exception près). Il y a bien un mélange d'ossements allemands et

français indifférenciés sous l'ossuaire, qui pourrait symboliser l'indissociabilité des anciens ennemis dans la mort, mais il n'est guère mis en avant. Ainsi, la polémique autour d'une nouvelle plaque commémorative en l'honneur de soldats allemands qui ont péri à Douaumont nous semble relever de la même logique, empreinte de patriotisme, de distinction des mémoires.

A Vauquois, en revanche...



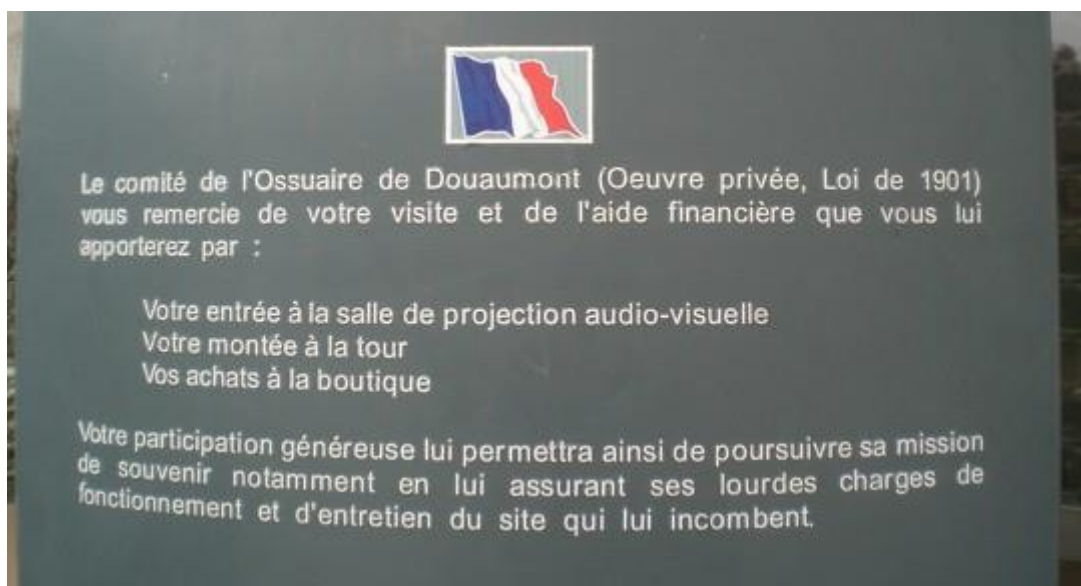
A Vauquois en revanche, on ne ressent pas du tout cette charge émotionnelle de la commémoration. Tout d'abord, ne nous le cachons pas, la visite est divertissante. Déambulant dans les tunnels armés de nos casques et de nos lampes torches, nous étions naturellement plus concentrés sur l'endroit où il fallait poser le pied que sur la guerre des mines qui avait autrefois fait rage dans la taupinière. Mais même au-delà de ça, l'impression que nous avons eue, c'est celle d'une sorte de fascination pour les aspects techniques de la guerre, un enthousiasme presque enfantin dans la comparaison entre les tunnels allemands et français, leurs dimensions, leur organisation, et même leur armement... Les bénévoles dispensent des informations très détaillées en ce qui concerne les deux camps, parfois dans une logique comparatiste qui peut sembler cocardière car elle laisse transparaître un fond de rivalité. On a affaire là-bas à une forme de mémoire au premier degré : le site est entretenu pour rester en l'état, comme il y a cent ans, voire reconstitué selon des photos d'époque, à la chaise, à la bouteille près.



C'est avec une foi inébranlable dans la nécessité de la vie de cette mémoire que sont menées toutes ces entreprises : elle relève de l'évidence pour les Verdunois qui s'investissent dans ce tourisme. Et il nous a semblé que cette dimension évidente de la mémoire en rend la remise en cause plus difficile. Car c'est bien de cela qu'il s'agit, une remise en cause. Une mémoire franco-allemande à Verdun, ou mieux, internationale, passerait selon nous nécessairement par la déconstruction de la mémoire et de toute la symbolique qui s'est accrochée à ce lieu en un siècle. Mais que devient Verdun sans la rivalité franco-allemande ? Pourrait-on envisager de n'y voir qu'un seul drapeau, européen, comme le suggère un de nos anciens ? On est alors en droit de se poser la question : ce lieu de mémoire est-il indispensable ? Doit-on à

tout prix entretenir la mémoire de cette bataille ? Est-ce en soi un mal si la mémoire de la « Grande Guerre » laisse place petit à petit à celle d'événements plus récents ?

Lul, Mgb



Photos : © Marion Guibourgeau

Le livre



Le rapprochement franco-est-allemand : une perspective neuve sur les relations franco-allemandes durant la Guerre Froide

Anne Kwaschik, Ulrich Pfeil (éd.), *Die DDR in den deutsch-französischen Beziehungen*, P.I.E. Peter Lang, Bruxelles, 2013. 453 pages, 61 €.

Lorsqu'en 2013 l'Allemagne a commémoré les 50 ans du traité de l'Élysée, symbole du processus de réconciliation franco-allemande, c'est en réalité l'amitié franco-ouest-allemande qu'on a fêtée, en excluant par là la population de la RDA. En effet, lorsqu'on parle des relations franco-allemandes, on entend presque toujours les relations franco-ouest-allemandes. Or les relations franco-est-allemandes ont bien existé : qu'en est-il ?

C'est ce qu'a cherché à explorer le colloque rassemblant des chercheurs français, allemands et américains « La RDA dans les relations franco-allemandes » qui s'est tenu les 7 et 8 juin 2012 à l'université de Metz, dont cet ouvrage rassemble les actes, sous la direction d'Anne Kwaschik, professeure d'histoire d'Europe occidentale à la Freie Universität à Berlin, et d'Ulrich Pfeil, professeur de civilisation allemande à l'université de Lorraine à Metz.

Partant du constat que les relations franco-est-allemandes n'ont pas fait l'objet de beaucoup de recherches, et ont, tout le temps de la Guerre Froide, été traitées par des chercheurs ne s'émancipant souvent pas du clivage idéologique entre les blocs et cherchant à démontrer la validité d'un des deux systèmes, le livre ouvre de nouvelles perspectives de recherche sur cette histoire "triangulaire".

Il s'agit donc, sans jamais négliger l'idéologisation permanente des relations entre la RDA et la France, de rendre compte de leur inscription dans des phénomènes plus larges : non seulement la Guerre Froide, mais aussi la construction de l'Europe et la globalisation ; par ailleurs, de tenter une histoire "par en bas" qui tienne compte des acteurs sociaux qui, bien que dépendants des constellations diplomatiques et des décisions politiques, tissent à leur échelle des relations singulières.

L'ouvrage aborde le sujet sous trois aspects successifs : il replace tout d'abord la constellation "triangulaire" dans le contexte plus large des relations internationales, puis traite les relations sociétales et politiques avant d'en arriver à la question des transferts et échanges culturels.

Une relation triangulaire dont l'équilibre dépend de la scène internationale

Les relations franco-est-allemandes, et a fortiori les relations triangulaires franco-est-ouest-allemandes, sont à replacer en permanence dans le contexte diplomatique plus large. Il semble tout d'abord important de rappeler que la présence de la RDA dans les relations internationales et sa capacité à avoir une réelle politique extérieure propre ne vont pas de soi. Ce pour deux raisons : d'une part, il faut toujours se demander dans quelle mesure la politique menée peut être indépendante du

Kremlin (et donc sortir d'une pure logique de blocs). D'autre part, la RDA est liée par la question de sa reconnaissance par les autres pays, qui n'advient que très progressivement, et qui implique que durant toute la première partie de la période 1945-1990 la diplomatie de la RDA ne peut concerner que quelques pays.

Par conséquent, le climat international a une très grande influence sur l'évolution de ces relations. Le livre s'attache à montrer, de manière chronologique, comment des événements internationaux à plus ou moins grande échelle font varier l'équilibre et la qualité des relations entre les trois pays.

A une première échelle, joue évidemment la question du rapport à la RFA et notamment la perspective d'une réunification, qui implique dans un premier temps la remise en question du bien-fondé d'une reconnaissance de la RDA par les autres pays (reconnaître la RDA, c'est accepter le découpage de l'Allemagne). A une échelle beaucoup plus large, la fin des Empires coloniaux est un enjeu important pour la RDA, puisque c'est une possibilité pour elle de tisser des liens diplomatiques avec des pays qui n'ont pas une position claire dans la partition bipolaire du monde (elle fonde notamment des espoirs sur l'Algérie). La Guerre Froide évidemment joue aussi un rôle majeur : les moments de crise (comme le printemps de Prague) perturbent les relations triangulaires, tandis que les apaisements apportent un contexte favorable au rapprochement : la reconnaissance de la RDA par la France, en 1973, s'inscrit ainsi dans un contexte multilatéral (qui amène la Grande-Bretagne à reconnaître elle aussi la RDA au même moment) et non pas dans une logique de rapprochement bilatéral.

Enfin, une variable décisive de ces relations est la construction européenne, à l'égard de laquelle la reconnaissance de la RDA paraît peu souhaitable.

Les acteurs du rapprochement : l'Etat ou la société ?

Outre les considérations diplomatiques, on peut se demander dans quelle mesure les relations franco-est-allemandes ont une réalité concrète. Il convient donc d'analyser le rôle des acteurs sociaux. Des différents travaux sur le sujet ressort l'évidence que 1973 constitue un tournant important dans cette histoire. Jusqu'en 1973, on ne peut pas parler de rapports diplomatiques entre la France et la RDA puisque cette dernière n'est pas reconnue par la première. L'évolution qui a amené à cette reconnaissance est lente et complexe, et, si sa réussite se joue évidemment à un niveau étatique avec un acte officiel, elle avait déjà une réalité au sein de la société d'un rapprochement franco-est-allemand : celle d'un combat pour la reconnaissance de la RDA par la France.

Tout d'abord, on constate qu'il y a en France des groupes sociaux qui se sentent proches de la RDA, ou au moins de l'image qu'elle renvoie : parmi les anciens résistants ou d'anciens déportés, l'antifascisme du bloc de l'est a une popularité certaine. Ulrike Lunow, dans son article, parle d'une "internationale antifasciste", qui a vu s'établir jusqu'en 1968 une coopération entre des fédérations d'anciens déportés et résistants françaises et est-allemandes, tandis que Henning Fauser met l'accent sur l'idée que la RDA incarne "l'autre Allemagne" (c'est-à-dire la bonne Allemagne), différente de celle des camps de concentration.

Les milieux syndicaux, la CGT, ont aussi bien entendu entretenu rapidement des relations avec des syndicats est-allemands, et, en menant des campagnes en faveur de la reconnaissance de la RDA, ont œuvré à renforcer au maximum les liens, en l'absence de relations diplomatiques. Ces syndicats organisent aussi des voyages au cours desquels les jeunes Français découvrent l'Allemagne de l'est. Le but visé est, bien sûr, plus qu'un rapprochement entre les deux peuples, une éducation idéologique émanant de l'expérience d'un socialisme qui fonctionne, et que les jeunes partagent à leur retour.

Dans cette même logique de rencontre des populations, les partenariats entre villes françaises et est-allemandes se mettent aussi en place (bien que moins nombreux que ceux avec les villes ouest-allemandes et souvent non officiels ou moins intensifs, à cause du climat diplomatique). Toutes ces initiatives populaires donnent donc une idée du phénomène, marginal mais bien réel, de découverte mutuelle des deux peuples. Toutefois cette proximité relative trouve ses limites dans l'absence de cadre officiel jusqu'en 1973.

Le rideau de fer dans les esprits

L'art, par son caractère universel, a-t-il réussi à dépasser le clivage est-ouest ? Les différents articles sur les relations culturelles montrent qu'on est bien loin d'une convergence des populations dans une culture dépolitisée. Au contraire, c'est dans les échanges culturels que la logique de bloc est la plus claire.

En effet, ce qui transpire au-delà du rideau de fer de la vie culturelle en RDA est orchestré et instrumentalisé par les institutions artistiques de la SED comme la VBK (Verbund Bildender Künstler) et la partie RDA de la AICA (Association Internationale des Critiques d'Arts). Dans son étude sur le critique français communiste Raoul-Jean Moulin, Julie Sissia montre bien que malgré le véritable intérêt de celui-ci pour la démarche des artistes dont il parle, il produit un discours consensuel à l'égard des institutions artistiques de la RDA et gomme souvent la singularité des œuvres.

Ce qui est certain en tout cas, c'est qu'il y a bien une présence de la production culturelle de la RDA en France, même si elle n'est reçue que par un public restreint. Le centre culturel de la RDA à Paris constitue même pour Matthias Boucebcu un soft power est-allemand qui participe de l'entreprise de légitimation de la RDA : il s'agit donc avant tout, plus que de diffuser l'idéologie socialiste, de s'affirmer en tant que partenaire crédible avec ses institutions reçues à Paris.

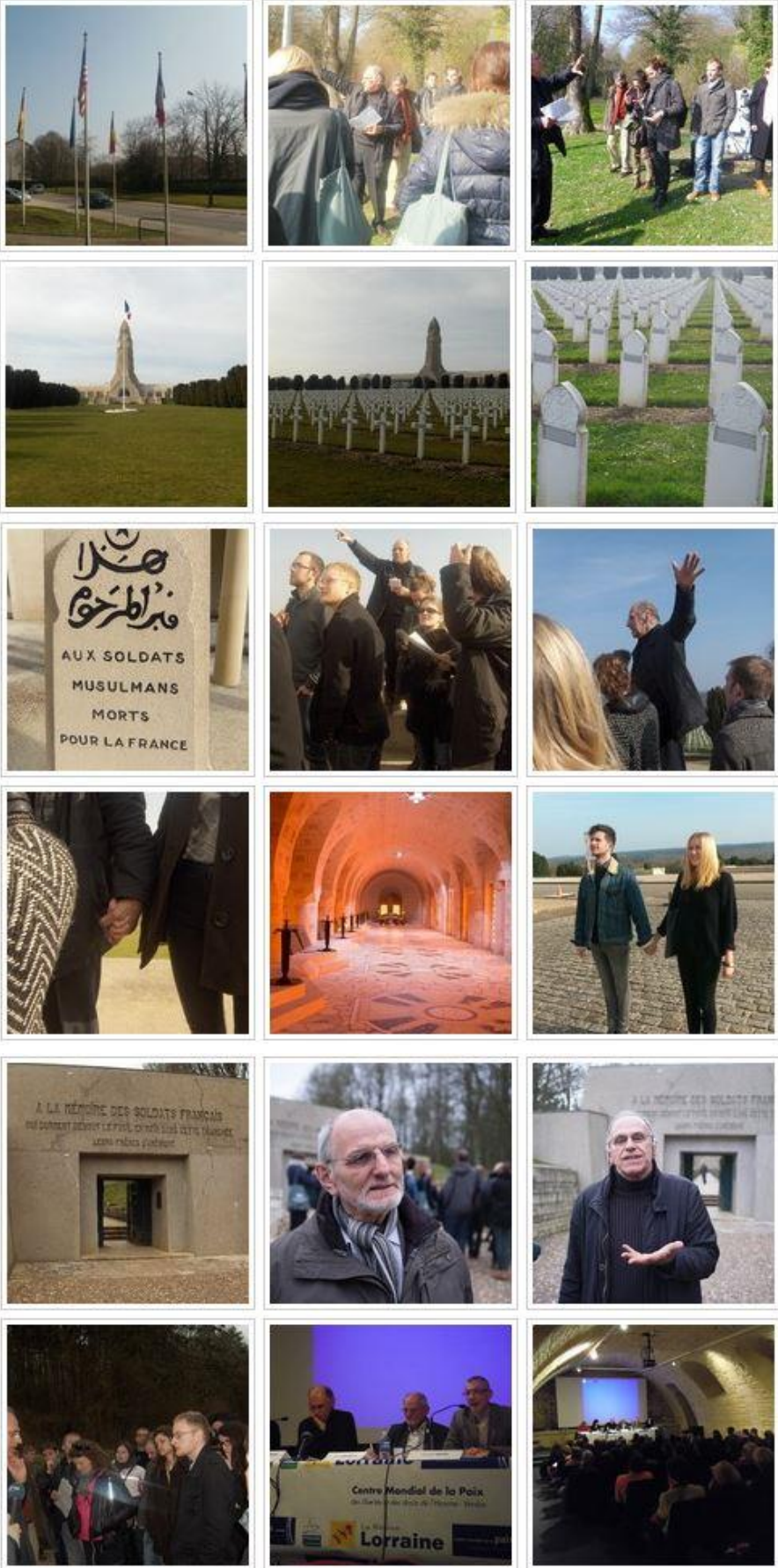
Le pendant français à Berlin-Est, le Centre Culturel Français, visait, lui, à diffuser des informations sur la démocratie et les modes de vie occidentaux, et à toucher ainsi les habitants de la RDA, en testant donc constamment les limites de la tolérance des autorités de la RDA.

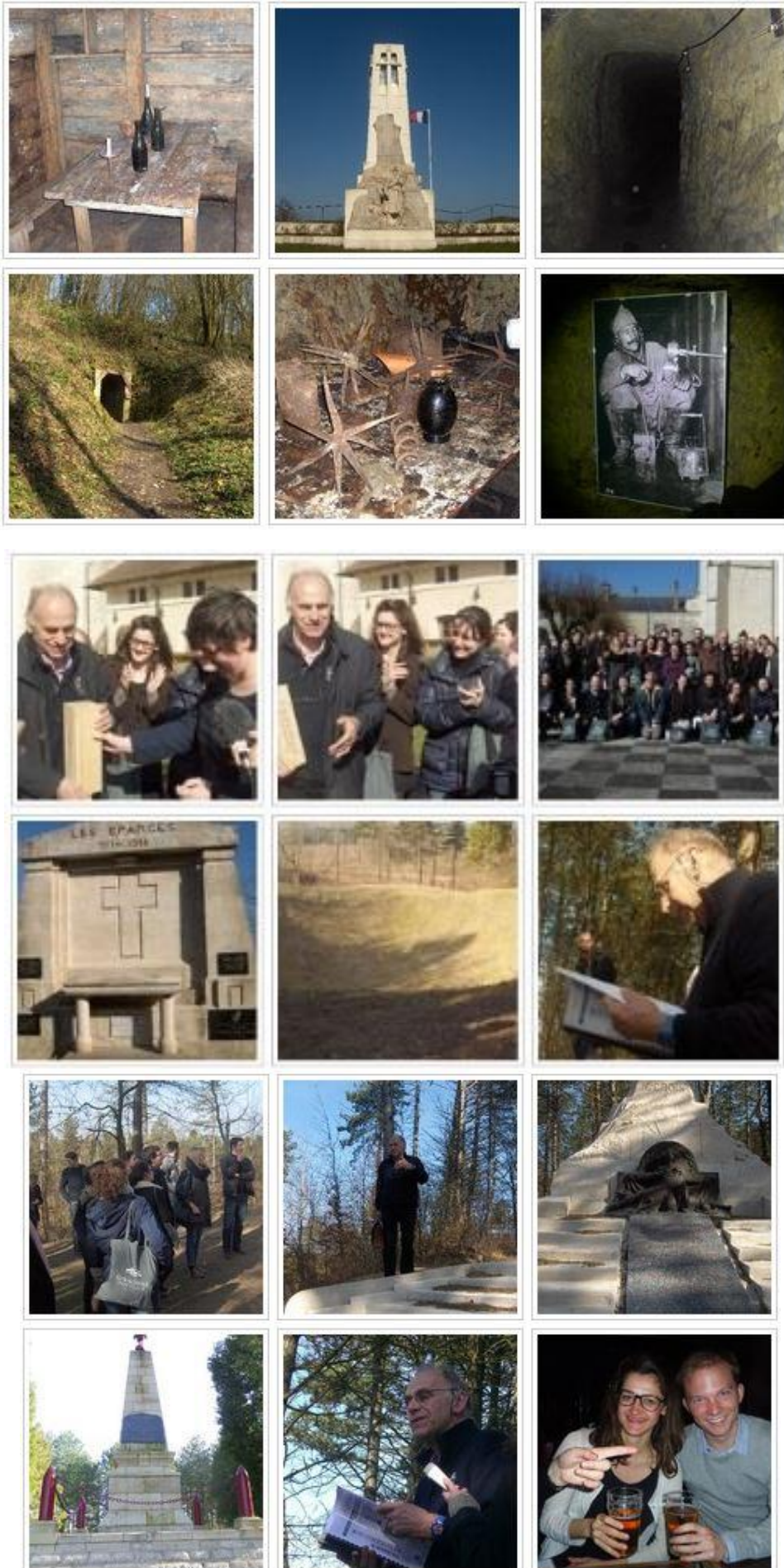
L'espace littéraire dans cette constellation culturelle paraît fournir un exemple de transfert culturel davantage axé sur la valeur propre de l'œuvre : le théâtre de Bertolt Brecht, pourtant un auteur engagé politiquement, connaît un grand succès en France et en RFA, tandis qu'en sens inverse, le roman *Le Roi des Aulnes* de Michel Tournier, qui traite le thème du national-socialisme qui touche directement mais de manière très différente les deux Allemagnes, sera édité aussi bien en RFA qu'en RDA. Dans les deux cas toutefois, ce n'est pas une réception dépolitisée qui a lieu, car les maisons d'édition ne sont pas indifférentes au climat et aux enjeux idéologiques.

Ce recueil nous présente donc les relations franco-est-allemandes dans toute leur complexité, oscillant en permanence entre la ligne idéologique forte, accompagnée de la propagande, qui veut s'universaliser mais renforce au contraire les clivages et le pragmatisme des intérêts politiques dus à des constellations diplomatiques changeantes et particulières. Il dresse ainsi un tableau convaincant des relations franco-est-allemandes dans ce qu'elles ont de tout à fait spécifique et qui n'est jamais entièrement réductible, ni à une logique de blocs, ni à une rivalité pure et simple entre les deux Allemagnes.

Lucie Lamy

Quelques photos du voyage à Verdun...





Photos disponibles en grand format sur le site de la revue Asnières-à-Censier (www.asnieres-a-censier.fr)

L'Association Pierre Bertaux



Le réseau des diplômés du département d'Études germaniques de la Sorbonne Nouvelle Paris 3

LE PROJET

L'Association Pierre Bertaux a pour vocation de développer un réseau des diplômés en étroite collaboration avec les étudiants en Études germaniques de la Sorbonne Nouvelle.

Elle s'adresse à tous les anciens étudiants et diplômés du département d'Études germaniques.

Les étudiants impliqués dans le projet ont choisi [Pierre Bertaux](#) comme figure tutélaire. Ce choix a été motivé par sa biographie franco-allemande haute en couleurs et pour les choix pédagogiques qu'il a pratiqués au sein du département d'Études germaniques depuis la création de la Sorbonne Nouvelle. Responsable du projet: Andréa Lauterwein, MCF département d'études germaniques Sorbonne Nouvelle.

OBJECTIFS

- constituer un annuaire des anciens du département d'Études germaniques accessible sur le portail de professionnalisation de la Sorbonne Nouvelle [Avenir Pro](#),
- par ce biais, permettre aux anciens diplômés de se retrouver, où qu'ils soient dans le monde,
- tisser des liens entre les générations en créant notamment un réseau de partenaires professionnels,
- mettre à disposition des statistiques concernant les diplômés du département d'études germaniques,
- diffuser l'actualité de la vie étudiante et de la recherche menée par le département d'Études germaniques par l'intermédiaire de la gazette électronique appelée "asnières à censier",
- organiser un événement annuel (conférence, débat, exposition, fête).



Pierre Bertaux dans sa cabane de Rambouillet (© Michel Bertaux)

Livre d'or

Marie Letrange (*dimanche, 25 mai 2014 01:15*)

Ce n°4 ne pourrait vraiment pas être plus proche des débats actuels sur la question mémorielle ! L'accent mis sur l'aspect dynamique de la transmission de la mémoire d'une part (passage de témoin entre récits oraux personnels et lieux physiques et géographiques), du contenu à transmettre d'autre part (mémoire nationale revancharde contre transnationalisme pacifiste déconstruisant les symboles commémorés) m'a particulièrement plu.

Mélody Lemoine (*jeudi, 22 mai 2014*)

J'ai beaucoup aimé ce numéro :) C'est le premier que je lis tout au complet, et ça me fait me dire que j'aurai peut-être dû m'y mettre avant !

Ceci étant dit, la photo dans la rubrique "Je suis.." est vraiment mignonne, après ça, on voit nos enseignants d'un autre œil !

Je n'ai pas connu Laurent Réguer, mais ces textes lui rendant hommage m'ont très ému, particulièrement le dernier, que j'ai trouvé très touchant. Cet homme avait l'air chouette et j'ai eu un peu l'impression de le connaître l'espace de quelques minutes. Je vous félicite tous du boulot que vous avez fourni, ça en valait la peine !

Puis pour finir, petite mention spéciale aux métaphores remastérisées de Marion et à sa superbe dégaine de "peintre en bâtiment", comme elle dit ;)

Valérie Robert (*mardi, 20 mai 2014 21:39*)

Ce numéro est très réussi, dense, passionnant, et vous avez en plus réussi à faire passer un esprit d'équipe qui traverse tous les articles. Bravo à la promotion Laurent Réguer !

Florence Baillet (*lundi, 19 mai 2014 19:07*)

Félicitations à tous pour ce nouveau numéro très réussi. J'ai particulièrement apprécié vos articles sur Verdun (en particulier sur la mémoire algérienne de la guerre de 14-18, avec la chanson en kabyle!)



Contact

asnières à censier

est une publication de l'Association Pierre Bertaux, le réseau des diplômés du département d'études germaniques de la Sorbonne Nouvelle Paris 3.

contact: asso.pierre.beraux@gmail.com

facebook [asso.pierre.beraux](https://www.facebook.com/asso.pierre.beraux)

Association Pierre Bertaux
Université de la Sorbonne Nouvelle Paris 3
Département d'études germaniques Bureau 384
13, rue de Santeuil
75005 Paris



Association Pierre Bertaux
asso.pierre.beraux@gmail.com

© logo: Philippe Adam Benelkadi (p-abenelkadi@live.fr)